

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centimes par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

TACERE ET AUDIRE.

Il y a un proverbe arabe qui dit que "le Bon Dieu nous a donné deux oreilles, et une seule langue, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler." Qui pourrait en effet compter tous les péchés de la langue ?

Nous croyons donc bien faire en reproduisant souvent dans le *Propagateur des bons livres* quelques extraits propres à nous faire réfléchir sur ce sujet. Si par là nous pouvions réussir à empêcher ne fût-ce qu'une seule médisance ou une seule calomnie, nous croirions avoir été utile au moins une fois dans notre vie.

Nous prions nos lecteurs non seulement de lire, mais de faire lire ces extraits qui conviennent à plus de personnes qu'on ne pense.

Le bon livre qui nous fournit aujourd'hui l'extrait qu'on va lire mérite à tous égards l'attention sérieuse des lecteurs.

Franchement, on devrait donner à ce livre une reliure de luxe, et le placer sur la table de nos salons. Peut-être quelque langue indiscrette le fouillerait et y puiserait plus d'une leçon. On appellerait cela : le *sermon du silence*. Essayez-le.

Voici le titre de ce livre que nous avons déjà signalé :

DE LA CHARITÉ DANS LES CONVERSATIONS

PAR LE R. P. HUGUET

QUATRIÈME ÉDITION NOTABLEMENT AMÉLIORÉE

1 vol. in-12 de x-287 pages..... Prix franco : 38 cts

XI

Doctrines de saint François de Sales sur la médisance.

§ I. — LA MÉDISANCE EST LA PESTE DES CONVERSATIONS.

Le jugement téméraire produit l'inquiétude, le mépris du prochain, l'orgueil et la complaisance en soi-même, et cent autres effets pernicieux, parmi lesquels la médisance est au premier rang, comme la vraie peste des conversations. Oh ! que n'ai-je un des charbons du saint autel pour toucher les lèvres des hommes et les purifier de leurs péchés, comme un séraphin purifia les lèvres du prophète Isaïe ! Qui ôterait la médisance du monde en ôterait une des plus grandes causes de péché qui existent.

Si quelqu'un enlève injustement au prochain sa bonne réputation, outre le péché qu'il commet, il est obligé d'en faire réparation selon la nature de la médisance ; car nul ne peut entrer au ciel avec le bien d'autrui, et de tous les biens extérieurs, la renommée est le plus précieux. La médisance est une espèce de meurtre ; car nous avons trois vies : la spirituelle qui se trouve en la grâce de Dieu ; la corporelle, dont l'âme est le principe, et la civile, qui consiste en la renommée. Le péché nous ôte la première, la mort nous ôte la seconde, et la médisance nous ôte la troisième.

Mais le médisant a cela de particulier que, par un seul coup de langue, il fait ordinairement trois meurtres : il tue son âme et l'âme de celui qui l'écoute par un homicide spirituel, et il ôte la vie civile à celui dont il médit ; car, comme disait saint Bernard, et celui qui médit et celui qui écoute le médisant, ont tous deux le diable sur eux ; mais Pun l'a sur la langue et l'autre en son oreille. David dit, en parlant des médisants, qu'ils ont aiguisé leur langue comme la langue d'un serpent. Or le serpent a la langue fourchue et à deux pointes, selon la remarque d'Aristote et telle est en effet la langue du médisant, qui d'un seul coup pique et empoisonne l'oreille de celui qui écoute et la réputation de celui dont il parle.

Il ne faut donc jamais médire de personne ni directement ni indirectement. Gardez-vous d'attribuer de faux crimes au prochain ou de découvrir ceux qui sont secrets, ou d'augmenter ceux qui sont connus, ou de mal interpréter ses bonnes œuvres, ou de nier le bien que vous savez être en quelqu'un, ou de le cacher malignement, ou de le diminuer par vos paroles ; car en tout cela vous offenserez grandement Dieu, surtout si c'était en accusant fausement le prochain ou en niant la vérité à son préjudice, car alors il y aurait le double péché de mentir et de nuire au prochain.

Ceux qui préparent la médisance par des préliminaires honorables, ou qui entremettent les médisances de petites gentilleses et de bons mots sont les plus fins et les plus dangereux médisants de tous. Je proteste, disent-ils, que je l'aime, et qu'au reste c'est un galant homme ; mais cependant il faut dire la vérité : il est tort de faire cette perdition. C'est une fort vertueuse fille, mais elle fut surprise, et autres semblables tournures. Ne voyez-vous pas l'artifice ? Celui qui veut tirer l'arc tire tant qu'il peut la flèche à soi ; mais ce n'est que pour la lancer plus fortement ; il semble aussi que ceux-ci retiennent leur médisance à eux, mais ce n'est que pour la décocher plus roide, afin qu'elle pénètre plus avant dans le cœur des assistants.

Attentif à cacher sa malice sous le voile d'une modestie mensongère ou sous le masque de quelque louange apparente, le médisant fait un mélange des bonnes qualités et des défauts du prochain. " Il ne parle de ce qu'il y a de bon en lui " que pour pouvoir dévoiler ensuite ce qu'il y a de mauvais. — Cet ouvrier est adroit, dit-il, " mais il n'est guère scrupuleux sur l'article de la justice. Cette fille aime le travail, mais " qu'elle est orgueilleuse ! — D'autres fois, il s'interrompt au milieu de ses louanges par de " criminelles réticences : C'est un excellent caractère, mais, c'est un bon cœur, mais... il a " de l'esprit, mais... c'est un brave homme, d'ailleurs, mais on ne sait pas tout. — Tous ces " mais qu'on lance malicieusement donnent à " penser plus de mal qu'il n'y en a dans le vrai " et ne servent qu'à rendre l'effet de la médisance " plus sûr et plus pernicieux. "

On commence par louer celui qu'on veut dénigrer, ou par approuver les louanges qui lui sont données, puis, revenant habilement par derrière, on ajoute (comme s'il s'agissait d'un pénible aveu que peut seul arracher l'amour de la vérité et de la justice) : — Il est vraiment bien fâcheux que de si bonnes qualités soient gâtées par une tache légère sans doute, mais trop réelle... Au moyen de cette transition ou de toute autre, on fait volte-face et on entre dans son sujet (le reste n'était que l'exorde) et on se lance à pleines voiles dans les nébuleuses régions de la malveillance et du dénigrement.

La médisance dite en forme de plaisanterie est plus cruelle encore que toutes les autres. Car, comme la ciguë n'est pas en soi un poison très-violent, mais au contraire assez lent en ses effets et facile à calmer, tandis qu'étant prise avec du vin elle est irrémédiable ; de même la médisance qui par elle-même passerait légèrement par une oreille et sortirait par l'autre, s'arrête fermement en l'esprit des auditeurs quand elle est accompagnée de quelque mot subtil et joyeux. A ceux qui médisent de la sorte on peut appliquer ces paroles de David : *Ils ont sous leurs lèvres le ve-*

nin de l'aspic. En effet, l'aspic fait sa piqûre presque imperceptible, et son venin procure d'abord une démangeaison agréable, au moyen de laquelle le cœur et les entrailles se dilatent et reçoivent le poison, en sorte qu'on ne peut ensuite y porter remède.

§ II. — C'EST UNE INJUSTICE D'ATTRIBUER UN VICE A QUELQU'UN PARCE QU'ON L'AURA VU COMMETTRE UNE FAUTE.

Ne dites pas : un tel est ivrogne, parce que vous l'avez vu ivre, ni un tel est voleur, parce que vous l'avez surpris une fois à voler ; car un seul acte ne constitue pas une habitude. Le soleil s'arrête une fois en faveur de la victoire de Josué, et s'obscurcit une autre fois en faveur de celui du Sauveur ; nul ne dira pourtant qu'il soit immobile ou obscur. Noë s'enivra une fois, et Loth une autre fois ; ils ne furent pourtant ivrognes ni l'un ni l'autre ; non plus que saint Pierre ne fut sanguinaire pour avoir répandu une fois le sang, et blasphémateur pour avoir une fois blasphémé. Le nom de vicieux ou de vertueux suppose l'habitude du vice ou de la vertu ; c'est donc une imposture de dire qu'un homme est colère ou fripon pour l'avoir vu une fois s'emporter ou dérober. Et, lors même qu'un homme eût été longtemps vicieux, on s'exposerait encore à mentir en le nommant ainsi. Simon le lépreux appelait Madeleine une pécheresse, parce qu'elle l'avait été autrefois ; il mentait néanmoins, parce qu'elle ne l'était plus, mais une très sainte pénitente ; aussi Notre-Seigneur la prit-il sous sa protection. Le pharisien regardait le publicain comme un grand pécheur, souillé peut-être d'injustice, d'adultère et de vol ; mais il se trompait grandement, car à l'instant même il venait d'être justifié. Hélas ! puisque la bonté de Dieu est si grande, qu'un seul moment suffit pour obtenir et recevoir sa grâce, quelle assurance pouvons-nous avoir qu'un homme qui était hier pécheur le soit encore aujourd'hui ? Le jour précédent ne doit pas juger le jour présent, ni le jour présent juger le jour précédent ; il n'y a que le dernier jour qui doive juger tous les autres.

Nous ne pouvons donc jamais dire qu'un homme soit méchant sans danger de mentir. Ce que nous pouvons dire, en cas qu'il faille parler, c'est qu'il fit telle action mauvaise ; qu'il a mal vécu un tel temps ; que maintenant il fait mal. Mais on ne peut tirer aucune conséquence d'hier à aujourd'hui, ni d'aujourd'hui à hier, et moins encore d'aujourd'hui à demain.

§ III. IL FAUT ÉVITER DE DONNER DES LOUANGES AU VICE DE PEUR DE TOMBER DANS LA MÉDISANCE

Bien qu'on doive être extrêmement délicat pour ne point médire du prochain, encore faut-il se garder d'un autre excès où plusieurs se laissent aller, qui est, pour éviter la médisance, de donner des louanges au vice. Si se trouve une personne vraiment médisante, n-dites pas, pour l'excuser, qu'elle est libre et franche ; s'il s'en trouve une manifestement vaine, ne dites pas qu'elle est noble et généreuse ; les familiarités dangereuses, ne les appelez pas simplicités ou naïvetés ; ne fardez pas la désobéissance du nom de zèle, ni l'arrogance du nom de franchise, ni l'impureté du nom d'amitié. Non, il ne faut pas, pour fuir le vice de médisance, favoriser, flatter ou nourrir les autres vices ; mais il faut dire rondement et franchement mal du mal, et blâmer les choses blâmables, ce qui ne tournera qu'à la gloire de Dieu moyennant les conditions suivantes :

Premièrement, pour pouvoir blâmer les vices d'autrui, il faut que l'utilité, ou de celui dont on parle, ou de celui à qui l'on parle, le requiert. Par exemple, on raconte devant de jeunes personnes les conséquences de tels ou telles qui sont manifestement perilleux ; le dérèglement d'un tel ou d'une telle, en paroles ou actions manifestement mauvaises ; si je ne blâme pas ouvertement ce mal, et que je veuille l'excuser, ces tendres âmes qui écoutent, en prendront occasion de se porter à quelque chose de semblable : leur utilité demande donc que, tout franchement et sans retard, je blâme ces choses-là, à moins que je puisse le faire en un temps plus opportun, où la réputation de ceux dont on parle aura moins à souffrir.

En second lieu, que j'aie quelque obligation de parler sur ce sujet ; comme si je suis des premiers de la compagnie, que mon silence fût passer pour une approbation ; que si je suis des moindres, je ne dois point entreprendre de censurer, mais je dois être parfaitement mesuré dans mes expressions pour ne pas dire un seul mot de trop.

Si, par exemple, je blâme les familiarités de ce jeune homme et de cette jeune fille, ô Dieu, il faut que je tienne la balance bien juste pour ne pas augmenter la chose, pas même d'un seul brin. S'il n'y a qu'une faible apparence, je ne dirai que cela ; s'il n'y a qu'une simple imprudence, je n'en dirai pas d'avantage ; s'il n'y a ni imprudence ni vraie apparence du mal, mais seulement de quoi donner à un esprit malin occasion de médire, ou je n'en dirai rien du tout, ou je dirai cela même. Ma langue, tandis que je parle du prochain est dans ma bouche comme un rasoir dans la main d'un chirurgien qui veut trancher entre les nerfs et les tendons. Il faut que le coup que je porterai soit si juste, que je ne dise ni plus ni moins que ce qui est.

Enfin, il faut observer, en blâmant le vice, d'épargner le plus qu'on peut la personne en qui il se trouve. On peut néanmoins parler librement des pécheurs infâmes, publics et notoires, pourvu que ce soit avec esprit de charité et de compassion, et non avec arrogance et présomption, et en prenant plaisir au mal d'autrui, car, pour ce dernier, c'est le fait d'un cœur vil et abject. *Le précepte de cette règle les ennemis déclarés de Dieu et de son Église ; car, pour eux-là, il faut les décrier tant qu'on peut, comme sont les chefs d'hérésies et de schismes. C'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, quelque part qu'il soit.*

Chacun se permet de juger et de censurer les princes, et le médire des nations entières, selon les divers sentiments dont on est affecté à leur égard. Ne faites pas cette faute ; car, outre l'offense de Dieu, vous pourriez vous attirer mille désagréments.

Quand vous entendez mal parler du prochain, rendez l'excusation douteuse, si vous le pouvez justement ; si vous ne le pouvez pas, excusez l'intention de l'accusé, que si cela ne se peut, témoignez de la compassion de son état ; détournez le trait en vous souvenant et faisant souvenir la compagnie que ceux qui ne tombent pas en faute le doivent uniquement à la grâce de Dieu ; rappelez le médisant à lui-même par quelques douces manières, et dites de la personne offensée tout le bien que vous en savez. (S. F. de Sales).

§ IV. — HYPOCRISIE DES MÉDISANTS.

Voici un tableau de mœurs d'après nature tracé par un homme qui, ayant été longtemps chapelain aux Tuileries sous l'empereur Napoléon, a pu voir le monde de près.

Combien de fois n'avez-vous pas surpris la médisance en flagrant délit d'hypocrisie ! En votre présence, deux personnes se prodiguaient les témoignages de l'amitié la plus vraie, de l'intimité la plus cordiale ; elles parlaient avec effusion du bonheur de se voir, elles se plaignaient de la manière la plus sérieuse du monde de ce que les visites étaient trop rares. Si l'une des personnes venait à sortir, à peine avait-elle franchi le seuil de l'appartement, que l'autre s'écriait avec une sorte de transport : Enfin, la voilà partie, nous en sommes débarrassés, et ce n'est pas trop tôt ; est-il permis d'être ennuyé à ce point ? quelle ridicule prétention, quel esprit étroit, quelles manières, quelle toilette, quelle figure, et son grand squelette de fille, quelle tournure ! Du reste, elle ressemble à sa mère, c'est tout dire... — et le reste que vous savez mieux que moi. En voilà pourtant de l'hypocrisie, ou vraiment je ne m'y connais pas.

Un jour une femme se trouvait dans son salon en compagnie de plusieurs personnes ; on parlait, on chantaient, on s'amusait, quand elle aperçut par la fenêtre un respectable vieillard qui entrât dans la cour : Oh ! s'écria-t-elle, nous sommes perdus, voilà M. un tel, l'homme le plus assommant du royaume de France et de Navarre, un homme à prétentions insupportables ; ajoutez à cela qu'il est sourd et qu'il veut savoir tout ce qu'on dit : faut-il jouer de malheur ! Or, il y avait là un brave jeune homme qui avec sa bonne

franchise de dix-huit ans, crut tout simplement que le vieillard qui lui paraissait respectable, allait être mal accueilli, et il s'en attristait dans son cœur. Hélas ! il ne connaissait pas le monde !

« La porte du salon était à peine ouverte, que voilà la maîtresse de l'endroit qui, se précipitant devant de celui dont elle venait de si mal parler, elle redouble de politesse, elle s'informe de lui de sa santé, de sa famille, elle se plaint amèrement de ne l'avoir pas vu depuis longtemps, elle lui fait promettre de revenir bientôt, etc., etc. ; de sorte que le pauvre homme s'en est retourné chez lui enchanté, disant que Mme une telle était charmante, une vieille et fidèle amie. Hélas ! il n'était pas encore dans la cour que déjà on disait : « Nous voilà débarrassés, il n'a pas été tout-à-fait aussi ennuyeux qu'à l'ordinaire, mais guère moins que le Ciel nous garde de le revoir d'ici longtemps. »

« Le jeune homme était indigné, et il se disait : C'est donc là le monde ! Eh bien ! j'en ai assez du monde, trahison et hypocrisie, voilà ce que c'est ; encore il paraît que cela s'appelle de la politesse... Vous avez envie d'égrotter, de griffer même, de déchirer votre prochain... Mais une chose vous embarrasse : on appelle ceux qui agissent ainsi médisants, calomnieux, mauvais langues, langues de vipère, et naturellement vous ne vous souciez pas d'être désigné par toutes ces qualifications. Eh bien ! il y a un moyen de s'en tirer ; il est très simple. Il consiste dans cette toute petite phrase : « Du reste, ça n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. » On la place joliment par forme de retour-nelle, à la fin de chaque bon coup de langue, et le tour en est fait, et vous voilà attrapé et les maux aussi.

« Il y aurait du bien à faire, ça vous gêne ; pour vous en dispenser, appelez toujours à votre aide la phrase : « C'est son affaire, ça ne me regarde pas. »

« A propos, dites-vous, savez-vous que la petite une telle va se marier ? En voilà un de bien

attrapé ! Ça n'a rien, ni argent, ni santé, ça ne sait rien faire, ça aime la toilette, c'est fainéant ; mettez-moi donc cela en ménage ! « Du reste, ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. »

« — Et telle famille, des gens de rien, comme si on ne les connaissait pas, comme si on ne savait pas d'où ils viennent ! J'ai connu le père, le grand père, on a vu cela dans la misère !... A présent, ça dépense, c'est fier, ça fait du luxe, ça fait des étalages, des embarras, ça donne des diners, s'il vous plaît... Ça ne peut durer longtemps, ça n'ira pas loin, où prendraient-ils de l'argent ? ils le voleraient donc. « Du reste, ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. »

« — Et cet imbécile d'un tel, quelle affaire il vient de faire !... est-ce qu'il est capable de se charger d'une pareille entreprise ? ça n'a pas d'ordre, ça ne sait pas se rendre compte, ça boit, ça ne sait surveiller ni ses ouvriers ni ses domestiques. Il faudra emprunter, il n'a pas les reins assez forts, je connais sa fortune. « Du reste, c'est son affaire, ça ne me regarde pas. »

« — Et telle mère, dira la femme, surtout cette mère a une fille un peu plus belle ou mieux nippée, et telle mère, comment vous élève-t-elle ses enfants ? ça ne mérite pas le nom de mère. Son garçon est un grand paresseux, un grand fainéant ; et sa fille surtout, sa fille, mon Dieu ! ne m'en parlez pas, ça fait pitié ; elle n'en fera jamais rien qu'une ambitieuse, qu'une coureuse. Il faut de belles toilettes à mademoiselle, des rubans au bonnet, des bottines à mademoiselle, et ça n'a pas le moyen d'avoir du pain, ça doit à tout le monde. Oh ! si elle avait affaire à moi, si c'était ma fille, ça passerait autrement. Quand je vous dis qu'ils n'auront que des désagréments de leur fille. Aussi, faut-il entendre le monde, faut voir comme il jase déjà. « Du reste, ça n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. »

« La même petite phrase est tout aussi propre à vous défendre du bien que vous devriez faire qu'à cacher le mal que l'on fait ou que l'on dit. »

LE SERMON DE DIX MINUTES

(Extrait de « L'Illustré pour tous, » v. page 108.)

A l'extrémité de la rue Saint-André des Arts s'élevait, en 1724, une maison à quatre étages et d'apparence fort modeste. La boutique d'un fruitier occupait le rez-de-chaussée, et ses paniers, chargés de légumes, encombraient la porte de manière à laisser peu de passage aux autres locataires et à fermer presque entièrement un corridor étroit, seule issue par laquelle on pût pénétrer dans l'intérieur. L'inconvénient, du reste, n'était pas bien grave, car la plupart des habitants de cette maison en sortaient le matin pour n'y rentrer que le soir. C'étaient d'abord des étudiants qui allaient suivre des cours de médecine et de droit, ou bien s'asseoir dans quelque café pour deviser avec leurs camarades et regenter les royaumes avec force commentaires tirés des deux ou trois journaux qui se publiaient alors, et parmi lesquels le *Journal de Bouillon* tenait un rang fort distingué. Un commis libraire, un employé au ministère des finances et un peintre complétaient la population de ce logis. Aussi, la plupart des fenêtres donnant sur la rue demeuraient-elles presque toujours closes, à l'exception d'une seule au quatrième étage, et qui faisait partie de l'appartement du peintre. Or, chaque matin, dès huit heures, sitôt après le départ de l'artiste, on voyait s'ouvrir cette fenêtre où se montrait, à diverses reprises, une jeune femme à la mise modeste ; elle remplissait divers soins de ménage, secouait des tapis de pied et arrosait trois ou quatre rosiers qui formaient, sur le toit, un rideau de verdure et de fleurs. Puis la fenêtre se fermait pour se rouvrir une demi-heure après et laisser voir de nouveau la jeune femme, mais cette fois assise, coiffée avec une élégante simplicité.

Jusqu'à cinq heures, la jeune femme travaillait assidûment à quelque ouvrage de lingerie, sans songer à regarder les nombreux passants qui se succédaient dans la rue ; parfois seulement elle levait la tête pour respirer le parfum d'une rose ; parfois aussi elle oubliait de tirer son aiguille, préoccupée sans doute de quelque pensée douce et bonne, car une émotion joyeuse épanouissait son frais visage et emplissait ses yeux de larmes. Mais une fois cinq heures sonnées à la pendule d'albâtre qui dressait ses quatre colonnettes sur la cheminée de la petite chambre, la jeune femme jetait à son ouvrage, était de la fenêtre deux ou trois pots de fleurs, afin de pouvoir s'appuyer plus à l'aise ; accoudée sur la barre de bois transversale, elle se mettait à regarder dans la rue, cherchant à distinguer au loin, parmi les passants, celui qu'elle attendait avec impatience. Tout à coup elle agitait gaiement son mouchoir pour faire des signaux auxquels répondait aussitôt un jeune homme d'une rare beauté, et qui s'avancait à grands pas. Quelques instants après, ce jeune homme escaladait précipitamment les marches de l'escalier et arrivait au bout des quatre étages où l'attendait la jeune femme. Puis tous les deux reentraient dans l'appartement et s'asseyaient devant un modeste dîner disposé sur un guéridon de noyer. Une fois la faim apaisée, mille propos joyeux, mille paroles tendres se mêlaient et se succédaient, faisant passer tour à tour ces deux heureuses créatures de l'attendrissement au rire. Si le temps était beau, les époux descendaient ensemble et allaient se promener deux ou trois heures au Luxembourg. Pleuvait-il, une lecture à haute voix que faisait le jeune homme, tandis que la femme travaillait à quelque broderie, abrégait le temps jusqu'à neuf heures ; car tous

les soirs à neuf heures, les fenêtres de la petite chambre se fermaient hermétiquement, et l'on n'apercevait plus aucune lumière à travers les fentes de la jalousie. Et depuis deux années ils menaient cette vie de travail, d'amour et de bonheur achetée par bien des agitations et par bien des angoisses, car le père de François Boucher ne voulait pas consentir au mariage de son fils avec une pauvre fille sans fortune, et il avait bien fallu de la persévérance, bien des supplications, bien des larmes, pour obtenir de lui un consentement duquel dépendait leur sort... Enfin il a cédé, et depuis lors tout leur a prospéré : aujourd'hui il semble que la fortune veuille les récompenser de toutes les épreuves auxquelles elle les a soumis. Chaque jour amène plus de travaux à François, qui commence à jouir d'une célébrité. Le roi Louis XV lui a même fait acheter un tableau, et le jour où cette heureuse nouvelle leur est parvenue a été signalé par un bon-hur bien plus grand encore : Louise est devenue mère ; elle a entendu le premier cri d'un enfant, elle a tenu dans ses bras cette chère petite créature qui compte maintenant treize mois, que la nourrice doit lui ramener demain, et qui ne la quittera plus désormais ; oh ! non ! Et maintenant quel bon-hur lui manquera, entre son fils et son mari ? Quel désir lui reste-t-il à former, quand la voilà la plus heureuse des femmes et des mères ?...

La petite pendule, qui sonnait cinq heures, la fit se lever promptement, sans interrompre toutefois les heureuses pensées qui caressaient son imagination et ne la quittaient point, tandis qu'elle épiait à la fenêtre le retour de son mari. Enfin, après quelques minutes d'attente, elle l'aperçut au loin, et dès qu'elle put distinguer sa démarche, je ne sais quel douloureux pressentiment lit évanouir la joie de son cœur. En effet, Boucher ne s'avancait pas avec la joyeuse rapidité que le ramenait d'ordinaire près de sa femme ; il marchait avec lenteur et il avait dû recourir à l'aide d'une canne. Enfin, lorsqu'il arriva sur le palier, il serait tombé si Louise ne l'avait pas soutenu, et elle frissonna de tous ses membres à l'aspect de la pâleur qui couvrait le visage décomposé de celui qu'elle aimait tant. — Qu'as-tu donc, François ? — Je ne sais, Louise : un frisson glacé parcourt tous mes membres et serre ma poitrine. Je ne puis respirer. Ouvrez cette fenêtre, que j'aie de l'air ! Ma tête brûle... J'ai voulu travailler, le pinceau me tombait des mains. Je ne pouvais soulever ma palette ; puis un nuage couvrait mes yeux, et mes genoux se dérobaient sous moi... Où vas-tu ? — Je vais chercher un médecin, mon ami. Tu sais que le nôtre demeure à quelques pas ; je reviendrai bientôt. Et elle descendait déjà quatre à quatre les marches de l'escalier. Quand elle revint, suivie du docteur, François gisait sans connaissance au milieu de l'appartement : le médecin dut aider la jeune femme qui fondait en larmes, à porter le malade sur son lit. Quand, après bien du temps et des soins, François Boucher eut repris connaissance, le médecin interrogea les symptômes de la maladie, et ne put s'empêcher de frémir de leur gravité. — Cela sera-t-il dangereux ? demanda Louise éperdue et qui ne lisait que trop sur le visage du médecin la funeste impression qu'y produisit l'état de son mari. — Dangereux ? non, je l'espère du moins ; il faut préparer votre courage et votre persévérance, madame. Adieu, je reviendrai demain de bonne heure ; en attendant, voici les prescriptions que vous aurez à suivre.

Et Louise resta seule auprès de son mari, que la fièvre commençait à faire délirer. Certes l'on souffre bien dans les agitations malades du cauchemar et de la fièvre, lorsque mille visions tourmentent le corps et l'esprit ; mais il est cent fois plus affreux encore de passer toute une nuit à entendre, près d'un être cher, les cris et les gémissements que causent de pareilles souffrances. C'est une chose funeste et pleine d'effroi que cette obscurité muette qui nous entoure. Que ne donnerait-on pas pour entendre une voix humaine, un bruit animé ! Mais rien que le vent qui mugit comme la plainte d'une âme en souffrance : que les mots entrecoupés du malade qui regarde d'un oeil fixe, sans reconnaître, et qui n'a d'autre réponse que des gémissements sinistres aux questions qu'on lui adresse avec anxiété. C'est une nuit terrible qu'une nuit qui se traîne avec une exécrable lenteur, une nuit que l'on voudrait abrégier au prix de ses propres jours. Jugez donc de ce qu'éprouvait cette pauvre femme, seule près de son mari, et se demandant si l'aube ne la verrait pas près d'un cadavre. Sait-elle si le soufflé haletant qui s'échappe de la poitrine de François n'est point le râle de l'agonie ?... De l'agonie ! mon Dieu ! de l'agonie ! Que deviendrait-elle si jamais un pareil coup la frappait ? — François ! François ! écoute-moi ! ne me regarde pas ainsi, au nom du ciel ! Réponds-moi ! je suis Louise ! je suis ta femme, François ! Il ne me reconnaît point. Mon Dieu ! faites, je vous en prie, qu'il me reconnaisse, car c'est horrible pour une pauvre femme que de voir là son mari sans qu'il entende sa voix, sans qu'il réponde à ses paroles au moins par un serrement de main.

Enfin, les premiers rayons pénétrèrent dans l'appartement à travers les fentes de la jalousie : au silence de mort de la nuit succédèrent les bruits et le mouvement du jour. Le médecin, fidèle à sa promesse, arriva dès six heures chez le malade : quelque habitué qu'il fût à regarder insoucieusement la souffrance, il s'emut de la pâleur de Louise et de la fatale impression qu'avait faite sur elle cette nuit de veille et d'angoisse. — Madame, dit-il après avoir examiné le malade, rassurez-vous : cette nuit a été terrible, je le sais ; mais vous n'aurez plus, je l'espère, à en craindre de semblables ; votre mari se trouve mieux, et quelques récautions sauront empêcher le retour du délire. Du reste, ne vous fatiguez pas de trop, et ne prodiguez pas inutilement vos forces dans les premiers temps. La maladie de votre mari menace d'être longue. Ménagez-vous donc de manière à ne pas lui manquer avant la convalescence. Disant cela, le vieillard prit la main de la jeune femme, la serra avec un mouvement d'intérêt et la laissa seule de nouveau.

Le malade s'était assoupi et reposait en silence. Alors, brisée par la fatigue et par la douleur, Louise put enfin pleurer l'abondance de ses larmes soulagea sa poitrine du poids qui l'oppressait ; peu à peu une douce pensée la réchauffa et lui sourit comme un rayon de soleil qui passe furtivement à travers les noires nuées d'un orage : le retour de son fils. En effet, c'est aujourd'hui qu'on le lui ramène de nourrice. Pauvre enfant, il fera son entrée dans la maison paternelle sous des auspices bien mélancoliques ; mais qu'importe, puisqu'il sera près d'elle ; puisqu'elle pourra l'embrasser lorsqu'elle souffrira trop... Et puis, François lui-même en éprouvera du soulagement. Un père, quand bien même le délire l'agiterait, ne peut rester insensible à la voix de son fils. Qui s'il retombait dans ce délire dont elle éprouvait tant de terreur, elle prendra leur petit Charles, elle le mettra dans les bras de son père, et le délire disparaîtra, elle en est sûre.

Telles furent ses pensées jusqu'au moment où, penchée à la fenêtre qu'elle quittait de minute en minute pour venir interroger le sommeil de son mari, elle vit arriver la nourrice qui portait l'enfant dans ses bras. Alors elle oublia tout, souffrances et inquiétudes ; alors une joie que les mères seules peuvent comprendre inonda son âme. Puis, riant et pleurant, elle porta le petit Charles sur le lit de son père, qui s'éveilla plus calme, et tendit à son fils une main languissante. Louise tomba sur ses deux genoux en levant au ciel un regard de reconnaissance et d'ivresse maternelle.

II

Hélas ! cette nuit désastreuse n'était pourtant que la première des gouttes de plomb que les bourreaux russes, il y a deux cents ans, laissaient tomber une à une sur le crâne des condamnés. La misère amenait chaque jour, à chaque instant, pour l'infortunée Louise, un nouveau besoin et une nouvelle douleur ; la misère, le pré horrible ; la misère, qui produit une sorte de démence sous laquelle l'âme s'obscurcit et se voile.

Après trois semaines de la maladie de son mari, Louise, réfugiée dans une petite cuisine, s'efforçait en vain d'étouffer les cris de l'enfant qui se débattait au milieu des fièvres de la dentition.

— Tais-toi, lui disait-elle, tes cris vont éveiller ton père ; ton père, qu'une longue nuit sans sommeil a rendu si malade et si faible. Tais-toi, mon enfant.

Elle le berçait, elle le réchauffait de son haleine, elle le pressait contre sa poitrine, elle fermait sa bouche en la couvrant de baisers ; mais la pauvre petite créature déjà toute flétrie par la souffrance, se tordait dans les bras de sa mère en poussant des plaintes déchirantes que rien ne pouvait calmer, rien, pas même la nourriture que lui présentait Louise. Il en détournait la tête, il repoussait la cuiller de ses deux petites mains, et de grosses larmes coulaient avec abondance sur ses joues empourprées et brûlantes. Louise, éperdue, désespérée, sentit un moment son courage qui l'abandonnait, et se mit elle-même à pleurer avec amertume.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, mon Dieu ! ne prendrez-vous pas pitié de moi ? Que voulez-vous donc que je devienne sans votre aide ?... Puis elle ajouta, quelques instants après cette prière : Merci,

mon Dieu, vous avez écouté ma prière, car voici mon enfant qui s'endort.

En effet, le petit Charles avait laissé aller sa tête sur la poitrine de sa mère, et il y reposait du sommeil agité qui vient surprendre parfois les souffrances de ces frères créatures au milieu des accès les plus violents. Louise n'osa plus dès lors faire le moindre mouvement. Elle retenait son haleine ; elle aurait voulu comprimer jusqu'au mouvement qui soulevait son sein. Mais le désespoir ne lâche pas si vite ceux qu'il tient : si les cris de son fils et les plaintes de son mari ne déchiraient plus le cœur de Louise, le sentiment de son indigence vint suppléer à ces tortures et s'emparer de son imagination ; car il ne lui reste plus de ressources ! Pour acheter des médicaments au père et de la nourriture au fils, elle a vendu peu à peu tous les meubles, tout le linge qu'elle possédait... Hélas ! trop heureuse pour avoir de la prévoyance, ils avaient vécu jusque-là comme les oiseaux du ciel, au jour le jour et sans souci du lendemain. Combien elle a expié cette insouciance fatale ! quand il lui a fallu se dépouiller ainsi de tout ; quand il lui a fallu vendre ses propres meubles furtivement et comme si elle eût commis une mauvaise action ; quand il lui a fallu contracter des dettes. Car elle doit, à présent ; elle doit assez pour que l'apothicaire, malgré ses larmes, refuse de lui fournir les médicaments nécessaires à son mari ; elle doit assez pour que la fruitière ne veuille plus lui donner un peu de lait pour son enfant. Ils souffrent tous les deux, et elle ne peut les soulager, faute d'un peu d'argent ! Quant à elle, voici deux jours qu'elle n'a mangé de pain, deux longs jours ! Avec la faim et l'épuisement, avec les maux du corps joints aux maux de l'âme, pas d'issue, pas d'espérance ! Aujourd'hui ressemblera à hier, et demain à aujourd'hui. Son mari ne peut guérir faute de secours, son enfant dépérit faute de soins... Et il faut qu'elle supporte seule tant d'angoisses !... Mais voici la voix de son mari : il s'éveille, il se plaint. Hélas ! elle ne peut aller à son aide, elle ne peut se lever, car ce serait ôter à son enfant le peu de repos qu'il ait goûté depuis hier.

— Louise ! Louise ! viens me donner à boire.
— Tout à l'heure ! mon ami, tout à l'heure ! L'enfant dort sur mes genoux.
— Oh ! Louise ! viens : mes lèvres sont desséchées, ma poitrine brûle, j'étouffe !
— Mon Dieu ! mon Dieu ! les cris de Charles vont recommencer.
— Louise ! tu ne m'aimes donc plus, pour m'abandonner ainsi ?
— Et mon enfant ! mon enfant ! mon Dieu !
— Ah ! les forces m'abandonnent... je me sens défaillir... Louise... je meurs.

La voix, affaiblie par degrés, se tut pour faire place à une sorte de râle qui jeta Louise dans l'épouvante. Elle se leva doucement, avec précaution, pour porter l'enfant près du lit de son père ; mais la petite créature sortit, au premier mouvement, de la somnolence dans laquelle elle était plongée, et jeta des cris aigus en se débattant avec violence.

Le malade était évanoui : il fallut longtemps pour qu'il reprît connaissance, car Louise, son enfant sur les bras, son enfant qui se tortait au milieu de convulsions violentes, ne pouvait que lui donner des secours incomplets. A la fin, pourtant, ses paupières s'entr'ouvrirent, et il souleva quelque peu la tête. Après avoir promené quelques instants des regards hébétés autour de lui, il lit signe de la main qu'on emportât l'enfant.

— Ses cris brisent ma tête, si faible et si douloureuse, dit-il en portant la main à son front déchiré. Et puis il ajouta : — J'ai soif.

Il ne restait plus une goutte de tisane dans le pot de terre que Louise tenait convulsivement dans ses mains.

— J'ai soif, répéta-t-il, j'ai bien soif, Louise !

Et l'enfant s'agitait et criait toujours.

— J'ai soif, répéta-t-il avec emportement ; car la maladie donne de l'aigreur aux caractères les plus doux, de l'égoïsme aux cœurs les plus généreux.

— Il n'y a plus de boisson ! répondit Louise en s'efforçant de calmer les cris de son enfant.

— Voilà bien comme tu es, Louise ! sans prévoyance pour moi, sans soins !... J'ai soif !... Eh bien ! tu ne t'occupes pas à me préparer à boire...

— Je vais le faire, mon ami, je vais le faire... Oh ! tais-toi, mon petit Charles, tais-toi, calme ces cris qui me déchirent !

Son enfant dans ses bras, elle descendit machinalement et sans but, car, la fruitière ne le lui avait que trop répété la veille, il n'y avait plus de crédit à attendre d'elle. Aussi Louise, arrivée dans la rue, se contenta-t-elle de regarder en plourant la grosse femme, devenue l'arbitre du misérable sort de toute une famille. Il y avait tant de désespoir sur les traits de madame Boucher, tant de souffrance sur le visage malingre de son enfant, que la vieille bourru se sentit remuée de compassion et qu'elle tendit en grondant, à Louise, quelques herbages et un peu de lait. Louise la remercia en pleurant et remonta près de son mari.

Un vieux prêtre, qui passait précipitamment par là et qui se dirigeait vers Saint-Sulpice, resta frappé de la misère et de la douleur de cette jeune femme que ses haillons ne flétrissaient pas à tel point qu'on ne reconnût pas en elle une personne bien née. Il la laissa s'éloigner, et adressa quelques questions à la fruitière. Celle-ci ne se fit pas faute de parler. Le Père l'écouta silencieusement ; puis, après un instant de réflexion, il monta l'escalier et arriva devant la porte entr'ouverte de Louise. Après avoir frappé doucement, il pénétra dans la chambre près du lit du malade, sur lequel la vue d'un prêtre catholique produisit une impression pénible, car elle semblait lui annoncer une mort prochaine.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda-t-il d'un ton un peu brusque ; je suis protestant.

— Vous êtes homme et mon frère, reprit le prêtre avec douceur. On m'a dit en bas que depuis trois jours votre médecin n'est pas venu vous

visiter ; j'ai quelques connaissances médicales, je vous offre mes soins ; qu'importe qu'ils viennent d'un catholique ou d'un protestant, pourvu qu'ils vous soulagent.

Le malade, honteux de sa brusquerie, tendit la main au prêtre.

— Votre état n'offre plus de danger, dit le vieillard après avoir interrogé le malade sur les symptômes qu'il éprouvait ; il ne vous reste plus qu'une grande faiblesse, à laquelle une nourriture légère et saine est indispensable. Et il prescrivit et détailla longuement un régime coûteux, comme s'il se fût trouvé chez une personne riche et non dans une chambre vide qui n'avait parlé pour tout meuble que le grabat du meuble.

— Maintenant il faut que vous me rendiez un service. Nous avons besoin d'un tableau pour notre couvent ; s'il ne vous régnait pas trop de travailler pour une chapelle catholique, vous pourriez vous charger de ce travail ; il sera payé cinq cents francs. Voici deux cents francs en or, à compte sur ce prix ; je vous apporterai demain le reste de la somme. Si vous avez besoin d'une femme intelligente pour vous aider chez vous et près de vos deux malades, madame, continua-t-il, je puis vous recommander une de mes protégées, fille intelligente et laborieuse, qui demeure à deux pas d'ici, et que je vais prévenir en me rendant à Saint-Sulpice. Adieu, je vous quitte, car l'heure où je dois prêcher doit être sonnée, et je crains de me trouver en retard.

Il disparut aussitôt, sans laisser aux deux époux le temps de lui témoigner leur reconnaissance. Un quart d'heure après, la femme de ménage arriva et se mit à l'œuvre avec tant d'intelligence, que le malade, couché dans des draps frais et blancs, s'endormit en paix après avoir fait un léger repas. Le petit Charles lui-même se calma peu à peu et s'assoupit sur les genoux de la nouvelle venue. Enfin Louise, rendue à l'espérance, retrouva de la force et du courage.

Cependant une foule nombreuse, rassemblée dans l'église de Saint-Sulpice, attendait avec impatience le prédicateur qui devait se faire entendre ce jour-là. A en juger par l'affluence des auditeurs, l'orateur devait jouir d'une grande réputation ; car ce n'étaient pas seulement des catholiques fervents qui remplissaient la nef de l'église, mais encore un monde élégant qui semblait attiré là par curiosité plutôt que par dévotion. Des équipages armés encombraient les abords du temple, des laquais en riches livrées couvraient les marches du perron, et ce ne fut pas sans peine que le prêtre dont Boucher venait de recevoir la visite put se frayer un passage à travers cette foule et ces obstacles. Enfin il arriva jusqu'à la chaire, inondé de sueur et tout hors d'haleine. Un murmure se répandit dans l'auditoire, murmure qui semblait un reproche adressé au prédicateur sur l'attente qu'il avait imposée au public et sur le peu de respect qu'il avait témoigné en agissant ainsi. Mais le religieux, sans s'émouvoir de ces bruits, essuya du bout de sa manche la sueur qui baignait son visage, s'avança sur le bord de la chaire, imposa silence par un geste, et prononça ce verset du Psalmiste :

Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes

« Il a comblé de bienfaits les pauvres, et il a chassé les riches qu'il a laissés mourir de faim. »

Puis ensuite il commença ce fameux exorde recueilli par l'abbé Maury, et que l'on regarde à juste titre comme un des morceaux les plus éloquents de la langue française :

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander pardon en faveur d'un missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent ; et si je me sens humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité, comme si j'étais accoutumé à me prêcher moi-même. A Dieu ne plaise qu'un ministre du Seigneur pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes tous, comme moi, au jugement dernier, que des pécheurs. C'est donc uniquement devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé, en ce moment, de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent, j'ai prêché les justes du Très-Haut dans les temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés dont la plupart manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants de la campagne les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ? J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ! j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante et sur des pécheurs endurcis et audacieux, c'est ici seulement, au milieu de tant de scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui vous doit juger ! Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! l'abus ingrat de toutes ces espèces de grâces, la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité ; l'éternité ! voilà les sujets dont je veux vous entretenir et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. Oh ! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damnerait peut-être avec vous sans vous sauver ! Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigné ministre vous parlera ; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui, dans quelques instants, va remuer vos consciences. Frappés aussitôt d'effroi, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre les bras de ma charité en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent. »

On ne saurait peindre l'impression profonde que produisirent les paroles du Père Bridaine sur l'auditoire naguère si mal disposé, et qui maintenant l'écoutait en silence et dans une religieuse admiration. Après quelques instants de repos, il reprit :

« Mais, dites-vous, c'est le pain de la parole de Dieu que nous attendons avec tant d'impatience ! Pourquoi avoir mis notre empressement à l'épreuve ? Eh bien ! Dieu a mis sur mon passage toute une famille qui attendait, elle, le pain de la charité. C'était un enfant qui mourait de misère près de son père à l'agonie ; c'était une mère si malheureuse, qu'elle allait douter de la providence de Dieu. Et, par un vain respect du monde, il m'aurait fallu, moi, prêtre de Jésus-Christ, il m'aurait fallu me détourner de tant de souffrances et ne pas donner à manger à ceux qui avaient faim ! ne pas consoler les affligés ! Et il m'aurait fallu tout cela pour ménager votre impatience et votre orgueil ! A genoux tous, et demandez pardon à Dieu, ou plutôt, riches coupables, riches que Dieu, dans sa colère, à l'heure du dernier jugement, renverra peut-être affamés de la table du salut, faites tomber sur Lazare les miettes de votre banquet, afin qu'une voix s'élève en votre faveur quand les trompettes de l'ange vengeur jetteront dans l'immensité de l'univers ce cri terrible qui réveillera les morts et glacera les coupables d'épouvante : le jugement dernier ! le jugement dernier ! »

« Et qui de vous osera lever les yeux sur le Père, et sur le Fils qui s'assiera à la droite du Père ? Qui vous répondra, lorsqu'une voix inexorable demandera : Où est le bien que vous avez fait ? Alors les plaintes que vous n'avez point apaisées, les douleurs que vous n'avez point soulagées quand il ne fallait pour cela que votre superflu, s'éleveront autour de vous et crieront : Anathème ! anathème ! Ces cris vous suivront dans l'enfer, où gémît le mauvais riche. Ils seront votre supplice pour jamais. Hâtez-vous donc de sauver vos âmes pendant qu'il en est temps encore ; faites-vous donc des intercesseurs pour le jour de la vengeance et de la colère ; vous n'avez qu'un moyen d'apaiser le juge qui tiendra votre sort entre ses mains, c'est la charité. Eh ! qu'ai-je besoin d'ajouter d'autres paroles ? Qu'ai-je besoin de vous annoncer la loi du Dieu dont vous implorerez la pitié, si vous êtes sans pitié vous-mêmes ? Soyez donc charitables, puisque la charité peut seule vous sauver... Mais hâtez-vous, car il ne vous reste pas même peut-être les quarante jours que le prophète laissait à Ninive ! C'est demain, c'est aujourd'hui, c'est à l'instant peut-être que l'haleine de la mort va souffler sur vous. Il n'y a peut-être plus une seconde entre la bonne pensée et la mort, entre le salut et l'enfer, entre cette vie éphémère et l'éternité. Entendez-vous bien ? l'éternité ! »

Alors le prédicateur tomba dans la chaire, à deux genoux, se couvrit de ses mains le visage, et resta plongé dans la méditation des paroles terribles qu'il venait de prononcer. Quand il releva la tête, il se vit entouré de personnes qui lui appaient de l'or à pleines mains ; des femmes allaient jusqu'à détacher les bijoux dont elles étaient parées, et les jetaient aux pieds du prêtre ; d'autres recueillaient dans l'église les aumônes des auditeurs. En quelques minutes, plus de cinquante mille livres se trouvèrent amassées devant la chaire du prédicateur. Il confia en dépôt cet amas d'or et d'argent aux prêtres de Saint-Sulpice, emporta mille écus pour Boucher, et se dirigea vers le logis de l'artiste. Mais tout à coup une pensée nouvelle le fit changer de route, et il prit aussitôt, à pied, le chemin de Versailles.

Chez les hommes qui se livrent à de graves travaux et dont la vie est consacrée à poursuivre un grand but, on rencontre parfois un enfantillage qui contraste étrangement d'abord avec l'austérité de leur caractère ; mais en y réfléchissant davantage, on comprend que ces hommes, tout entiers à leur seule idée, absorbés par leur sublime monomanie, n'ont point eu le temps de se blaser sur bien des distractions que dédaigne le vulgaire. Richelieu sautait à cloche-pied contre les murs de son cabinet ; Newton s'amusaient le soir à frapper aux portes pour jouer de la colère des portiers, et, dans Pathmos, saint Jean, le disciple bien-aimé se délassait de sa mission évangélique en apprivoisant des perdrix.

Ainsi, le Père Bridaine trouvait un vif plaisir et attachait la plus grande importance à entourer de mystère ses projets de bonheur pour François et pour Louise. Loin de les en prévenir, il leur cacha soigneusement que la pensée de les mettre désormais à l'abri de la misère lui fut venue à l'esprit ; le lendemain matin, il se contenta donc d'apporter le reste de l'argent promis pour le tableau commandé la veille. Puis, se complaisant dans cet innocent mensonge, il indiqua le sujet, donna des dimensions, et fixa le terme où l'œuvre devrait être livrée. Boucher soulevait gaiement sa tête languissante et pub, à l'idée de reprendre ses pinceaux ; le petit Charles souriait à sa mère ; enfin l'on retrouvait sur le visage de Louise, reposée par un bain et par une nuit de calme et de sommeil, la douce sérénité qui la caractérisait. Un peu d'or avait chassé le désespoir et la maladie ; déjà les traces que la misère avait imprimées dans l'humble logis disparaissaient pour faire place à une propre joie. Le Père Bridaine vit avec satisfaction la promptitude avec laquelle ces merveilles s'étaient opérées, et elles le confirmèrent dans ses projets mystérieux.

Au bout de huit jours, François pouvait se promener dans la petite chambre et venir respirer à la fenêtre. Quant à l'enfant, peu de jours avaient suffi pour lui rendre la force et la gentillesse ; à cet âge, on passe si rapidement de la santé à l'agonie et de l'agonie à la santé ! Ce fut alors que le Père Bridaine résolut de mettre en jeu les machines qu'il construisait si laborieusement depuis une semaine.

— Or ça, dit-il, vous voilà capables de supporter le mouvement d'une voiture et d'aller à la campagne. Je veux vous mener chez un de mes amis qui demeure à Versailles, et chez lequel nous trouverons, j'en suis sûr, une bonne hospitalité. Si ma proposition vous agré, je viendrai vous prendre demain matin dans un carrosse de louage. Qu'en dites-vous ?

— C'est une partie charmante ! s'écria Louise.

— L'air de la campagne achèvera ma convalescence, ajouta François.

— A demain matin donc, à huit heures, afin d'arriver avant les chaleurs du jour.

— Nous serons prêts à l'heure dite, mon Père, Louise tint parole, car dès sept heures et demie, parée d'une jolie robe qu'elle avait faite elle-même la ville, elle tenait dans ses bras son petit garçon vêtu de blanc, et qui tendit les bras au Père lorsque ce dernier pencha vers lui sa face basane.

On monta donc en carrosse, on partit et l'on arriva quatre heures après à Versailles, devant une jolie maison dépendante du château ; elle s'élevait au milieu d'un joli jardin planté d'arbres et parmi lesquels serpentaient un mince filet d'eau.

— Mon Dieu ! quel ravissant séjour ! s'écria Louise.

— Mais qui donc est le maître de cette maison, mon Père ? demanda Boucher.

— Et celui qui l'occupe ?

— Le peintre ordinaire du roi.

— Comment se nomme-t-il ?

Les fleurs d'un arbuste que regardait le Père Bridaine le préoccupaient tellement qu'il n'entendit point cette dernière question ; du moins il ne répondit pas. Après avoir parcouru le jardin, on entra dans le corps du logis ; le couvert se trouvait dressé dans une jolie salle à manger, et, en attendant que l'on dînat, les visiteurs se reposèrent dans un salon décoré simplement, mais avec une coquette élégance.

— Madame est servie, vint dire quelques instants après une jeune femme de chambre.

— Madame ! répétèrent avec surprise François et sa femme, qui n'y comprenaient rien et qui cherchaient autour d'eux la maîtresse de la maison. Cependant le bon Père, rouge et joyeux comme un enfant qui vient de commettre une espièglerie, riait aux éclats, se frottait les mains et se tenait tourné vers une fenêtre à travers laquelle il feignait de regarder. Louise et

son mari commençaient à entrevoir la vérité, mais ils n'osaient croire à tant de bonheur, il leur semblait que les prestiges d'un rêve les entouraient d'illusions aussi douces que décevantes. A la fin, le Père Bridaine quitta la fenêtre, et tira de dessous sa soutane un parchemin scellé du sceau royal.

— Si vous ne connaissez point encore le maître de ce logis, dit-il, vous allez connaître du moins le peintre ordinaire du roi nommé par le brevet, et qui s'appelle... Lisez plutôt vous-même.

— François Boucher ! s'écria Louise.

— Moi ?

— O mon Père ! mon Père ! vous êtes pour nous un ange protecteur.

— Je ne suis que l'instrument dont le Très-Haut, dans sa miséricorde, s'est servi pour mettre un terme à vos épreuves. Louange et reconnaissance à Dieu seul, mes enfants. Votre talent était déjà connu à la cour, et l'emploi vous était dû ; on vous a rendu justice, voilà tout ; car je n'aurais pas demandé une chose injuste, même pour vous faire heureux.

— Oh ! comment vous exprimez tout ce que j'éprouve ?

— En vous mettant à table, et en ne parlant plus de moi, mais de votre bonheur.

On se mit à table, et je vous laisse à penser si le repas fut gai et si l'on porta joyeusement la santé du Père Bridaine. Après le dîner, le vieux prêtre prit son bâton pour partir.

— Vous reviez-vous bientôt nous voir, dit Louise en présentant son fils aux caresses du religieux.

— Bientôt, reprit-il d'un air mélancolique, bientôt !... Je pars demain pour la Flandre, à laquelle je vais porter ma mission de paix et de foi ; car le repos arrive bien rarement au missionnaire, madame. Il faut qu'il marche sans relâche et qu'il poursuive son pèlerinage apostolique jusqu'à l'heure où il s'arrêtera pour toujours.

— Et quelle est la récompense de tant de travaux et de tant de bonnes actions ? s'écria Boucher.

Le Père Bridaine leva les yeux, s'éloigna, Louise, par un mouvement instinctif, se mit à genoux et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût tout à fait disparu ; car elle la comprenait, elle, la récompense de cet homme. — C'est Dieu ! H. B.

LE CHAPELET

C'était la coutume des anciens peuples, en Orient, d'offrir des couronnes de roses aux personnes distinguées ; et les premiers chrétiens se plaisaient à honorer ainsi les images de la sainte Vierge et les reliques des martyrs.

Un illustre évêque, saint Grégoire de Naziance, plein de piété envers la mère du Dieu sauveur, fut inspiré de substituer à la couronne matérielle de roses une couronne spirituelle de prières, persuadé qu'elle serait plus agréable à la bienheureuse Reine de l'Eglise. Il composa à cet effet une longue série ou couronne de prières, tissée de plus belles louanges, des plus glorieux titres et des plus excellentes prérogatives de Marie.

Sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, perfectionna cette pieuse pensée, au cinquième siècle. Elle mit à la portée de tous la pensée de saint Grégoire, en substituant aux belles prières qu'il avait composées, mais que le peuple ne connaissait pas, les prières plus belles encore et en outre, toutes populaires, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*. — Et pour que l'on sût, par un indice matériel, où l'on en était dans la récitation de ces prières, elle adopta l'usage des anachorètes de la Thèbaïde, et enfila des grains de pierre ou de bois en forme de couronne. — *Rosaire* signifie couronne de roses. Ce sont des roses spirituelles, des prières pleines d'amour dont nous ornons la tête de notre Mère.

Chapelet veut dire petite couronne ; petit chapelet.

Le *Chapelet* est donc une manière très simple et très facile de prier le bon Dieu et de rendre à sa sainte Mère les devoirs qui lui sont dus.

Le *chapelet*, actuellement en usage dans l'Eglise, se compose de cinq dizaines, c'est-à-dire de cinq fois dix *Ave Maria*, coupés par cinq *Pater* ; de sorte que, lorsqu'on a récité son chapelet, on a dit cinq *Pater* et cinquante *Ave Maria*.

C'est saint Dominique, un des plus grands saints du Christianisme et un des enfants les plus pieux de la sainte Vierge, qui a réglé de la sorte, d'après un ordre exprès de la bienheureuse Mère de Dieu, cette charmante prière. Autorisé par les Souverains Pontifes, enrichi de précieuses indulgences, le *Rosaire* de saint Dominique, ainsi que le *Chapelet*, qui en est l'abrégé, s'est bientôt répandu dans l'univers, et il n'est point de famille chrétienne où il n'y ait maintenant un chapelet.

Le chapelet, suivant l'idée si heureuse de sainte Brigitte, est formé des deux plus saintes prières de la Religion, l'*Oraison dominicale* et la *Salutation angélique*. L'*Oraison dominicale* (ou l'*Ave Maria*) nous a été apprise par l'ange Gabriel, quant à sa première partie, et quant à sa seconde, par le Concile général d'Ephèse, réuni en l'année 431 par le pape saint Célestin, pour condamner les blasphèmes d'un évêque hérétique appelé Nestorius, qui attaquait le culte de la sainte Vierge.

En disant le chapelet, on récite plus souvent l'*Ave Maria* que le *Pater*, non point, comme nous honorons plus la sainte Vierge que Dieu même, mais parce que le chapelet étant spécialement destiné à rendre nos devoirs à cette sainte Mère du Sauveur, il est tout naturel que nous nous appliquions à elle d'une manière plus spéciale.

Chaque chose en son temps, pourrions-nous leur répondre.

Le *Chapelet* n'est point, comme le pensent d'autres esprits pointus, une dévotion bonne pour les femmes. — D'abord, je ne vois pas en quoi les hommes sont si fort au-dessus des femmes, quant à l'esprit et surtout quant au cœur. Dans bien des cas, les femmes valent mieux que les hommes. Et ainsi cette parole : Bon pour les femmes ! ne signifie rien.

Mais en outre, qu'y a-t-il dans le chapelet qui ne soit bon pour tout le monde ? Est-ce le *Pater* qui est bon pour les femmes ? Le Dieu Sauveur ne parlait-il pas à des hommes, à ses apôtres, et même ne leur parlait-il pas à eux seuls, quand il leur enseignait cette sublime prière ? Est-ce l'*Ave Maria* qui est au-dessus de l'esprit des hommes ? Est-ce le *Credo* du commencement ? ou bien le signe de la Croix ?

Il n'y a, dans le *Chapelet*, rien qui ne soit fait pour tout le monde. Aussi les plus grands hommes de nos temps modernes ont-ils récité leur chapelet comme ces simples bonnes femmes dont les esprits forts font le Louis XIV, cette grande gloire de la monarchie française, Louis XIV disait son chapelet tous les jours, un de ses courtisans, moins pieux que son maître, lui ayant vu un soir son chapelet entre les mains, lui marqua sa surprise de ce qu'il usait d'une prière aussi populaire, ainsi simple, Louis XIV le reprit de cette sorte observation : « C'est la Reine ma mère, ajouta-t-il, qui m'a enseigné à dire le chapelet, et depuis mon enfance, j'ai eu le bonheur d'y manquer rarement. »

Le grand Bossuet, Fénelon, saint Vincent de Paul, saint Charles Borromée, saint François Xavier, et tant d'autres, payent également à la sainte Vierge ce tribut quotidien de louanges ; saint François de Sales avait même fait vœu de réciter tous les jours son chapelet. — Il faudrait avoir un étrange orgueil pour dédaigner une prière dont ces grands hommes s'honoraient.

La vraie manière ou du moins la manière la plus efficace de réciter le chapelet, est de méditer, en s'arrêtant un moment avant chaque dizaine, un des mystères de la vie de Notre-Seigneur ou de sa sainte Mère ; de demander à Dieu, par l'intercession de Marie, telle ou telle vertu qui brille davantage dans ce mystère et dont on a plus besoin, ou encore, de réciter chaque dizaine dans une intention spéciale ; par exemple, pour obtenir de Dieu telle ou telle grâce, la conversion d'un ami, d'un frère, d'une mère, d'un enfant, la guérison d'une maladie, le succès de telle affaire, ou, en cas de non réussite, la résignation et la patience, etc. — Si quelques-uns de nos lecteurs en avaient la bonne pensée, nous leur demanderions de dire de temps en temps une dizaine de leur chapelet, pour que Dieu bénisse le *Propagateur des bons livres*, afin qu'il se répande de toutes parts, et qu'il touche les âmes qui en ont le plus besoin. Qui sait ? Ce serait peut-être cette pauvre dizaine de chapelet qui convertirait un, deux, trois, dix lecteurs !

La récitation assidue du chapelet porte bonheur.

Un prédicateur du dernier siècle fut un jour appelé pour confesser un jeune homme tombé en apoplexie... Il y court et trouve un malade sans connaissance. Il va dire à l'intention du

mourant une messe votive de la sainte Vierge. A peine l'avait-il finie, qu'un domestique vint lui apprendre que la parole était revenue à son maître. Quelle fut l'agréable surprise du confesseur, lorsque, arrivant auprès de ce nouveau pénitent, il le trouva pénétré des sentiments du plus vif repentir, offrant à Dieu sa vie pour l'expiation de ses péchés. Profitant de ces heureuses dispositions, il le confessa et lui administra les derniers sacrements. Ne sachant à quoi attribuer sa conversion, il l'interroge. " Mon père, lui répond-il, je ne puis attribuer cette grâce qu'à la ferveur de vos prières et de

celles de feu ma digne mère. Près de mourir, elle m'appela, et, me parlant des dangers qu'il fallait courir ma jeunesse, elle me dit : Toute ma consolation, mon fils, c'est que je vous laisse sous la protection de la sainte Vierge; promettez-moi de réciter tous les jours le chapelet. Je le promis, et j'avoue que c'est depuis environ dix ans le seul acte de religion que j'aie fait." A ce récit, le confesseur reconnut la protection visible de la sainte Vierge, qui se manifesta jusqu'au dernier soupir du malade, dont la mort fut des plus consolantes.

les méditations suivent l'ordre historique des circonstances de la passion, en s'attachant toutefois, comme précédemment, à un dessein particulier pour chaque semaine : 1° ineffable douceur de Jésus contrastant avec le noir complot des Juifs ; 2° moyens donnés à tous, dans le discours de la Cène, pour s'armer de patience et faire face à toutes les menaces de la vie ; 3° prière de Jésus au sortir du Cénacle : affections à former, résolutions à prendre ; 4° douleurs intérieures de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers ; exemple à suivre par tous les chrétiens dans les occasions de peines imminentes ; 5° courage avec lequel Jésus se lève pour boire le calice amer quand l'heure en est venue ; six moyens donnés aux âmes pour leur faire acquérir l'habitude de la générosité ; 6° nuit passée chez les pontifes jusqu'à la comparution au tribunal de Pilate : leçons de patience et de lutte contre les six désordres qui se produisent en nous lorsqu'on nous outrage ; 7° Jésus chez Pilate jusqu'à l'heure de la condamnation à mort : apprenons à supporter les mépris. Cette septième semaine correspond au quatrième dimanche de carême et termine le volume.

intérieurs, puis, il nous fait étudier avec lui les apparitions du Sauveur, et nous y découvre l'ordre exact des propriétés de la charité, énumérées par l'Apôtre, dans la première épître aux Corinthiens. Ces belles considérations remplissent l'intervalle des quatre semaines qui nous séparent de l'Ascension. Nous n'avons plus qu'à suivre de nos acclamations, de nos vœux, de nos efforts, Jésus montant au ciel : l'auteur nous fournit, dans autant de méditations, six motifs qui seront les ailes de notre ascension spirituelle. Arrivés à ce point de dégageant absolu de toute chose, nous étudions les vertus pratiquées par les apôtres jusqu'à la descente du Saint-Esprit, et nous nous appliquons, en les imitant, à recevoir à notre tour dans nos âmes celui qui transforma en héros les pêcheurs de Galilée.

Simplet fidèles, élèves des grands séminaires, pasteurs des âmes, tous profiteront à se servir de cet ouvrage. Les fidèles auront ici un thème inépuisable de lectures méditées ; or, pour le grand nombre, il n'y a guère d'autre oraison. Les élèves des séminaires que leurs directeurs appliquent à l'étude et à la pratique de la prédication, trouveront surabondamment dans ce livre de quoi suffire à leur tâche future. Notre pensée a toujours été qu'il y a danger pour les jeunes gens à imiter trop explicitement, à suivre de trop près Bossuet, Bourdaloue et Massillon, qu'ils doivent se contenter de lire et d'analyser. Comment, en effet, les modifier et demeurer soi-même ? ou plutôt, comment ne pas devenir plagiaires ? Hayneuve donnera des idées et des conseils ; il imposera le travail. Les pasteurs d'âmes enfin, trop souvent absorbés par les occupations du ministère, n'auront pas seulement sous la main un excellent livre d'oraison, mais de savants résumés qui leur fourniront la matière de faciles, solides et touchantes instructions.

J.-J. JEANMAIRE.

MEDITATIONS SUR LA VIE DE N.-S. JESUS-CHRIST

SUIVIES DES MEDITATIONS SUR LA VIE DES SAINTS

PAR

Le P. JULIEN HAYNEUVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Edition corrigée, rajeunie et disposée selon l'ordre du bréviaire romain

PAR M. L'ABBÉ J. B. LOBRY

8 forts volumes in-8 d'une moyenne de 600 pages.....Prix franco, reliés : \$10.

Qu'on nous permette un souvenir : nous avons rencontré un jour les quatre énormes volumes in-4° d'Hayneuve ; comme nous cherchions à les acquérir, l'heureux propriétaire, qui était un appréciateur sans aucune des manies du bibliophile, ne voulut s'en défaire à aucun prix, et nous fit seulement la faveur de nous le prêter. C'était un des rares exemplaires échappés au jansénisme et au pilon, et on le gardait avec un soin jaloux. Au fait, le journal le *Bibliophile* enregistre quelque part une vente de librairie ancienne où Hayneuve est payé cent francs.

Le XVIII^e siècle n'est pas seulement une époque de gloire littéraire ; c'est un temps où la sainteté abonde. Pour avoir l'intelligence et le secret de cette double merveille, il faut peut-être en chercher la cause dans les livres où l'on s'est alors spécialement appliqué à former l'homme moral. Qui niera que la méditation et la prière soient nécessaires à l'épanouissement des facultés humaines, qu'elles donnent de l'énergie au caractère, de la netteté à l'esprit ? C'est ne voir qu'une face des choses et s'attacher à la moindre, que de méconnaître la vraie source de la grandeur du XVIII^e siècle et d'oublier de la chercher où elle est. Nous croyons, pour notre part, que le P. Hayneuve dont le livre était, en 1650, entre toutes les mains chrétiennes, et dont la popularité serait au besoin attestée par le vers de Boileau, contribua puissamment à l'efflorescence de grands hommes qui signale cette brillante époque. Un examen attentif et de nombreuses comparaisons de textes nous permettent de penser que Bossuet notamment a fait usage des méditations d'Hayneuve et qu'il en a gardé quelque chose : telle idée, tel sentiment des *Élévations sur les mystères* sont du pieux jésuite ; la flamme et le trait sont seuls de l'évêque de Meaux.

Dans un siècle où l'on ne réfléchit pas, où l'abaissement des caractères s'est généralement constaté et où se réalise si tristement le mot du prophète : *Desolation desolata est terra quia nullus est qui recogit corde*, la réimpression des *Méditations* d'Hayneuve est une œuvre essentiellement opportune. Espérons donc qu'on va recommencer à les ouvrir. Depuis longtemps des supérieurs de séminaires, beaucoup d'ecclésiastiques et de communautés religieuses expriment le vœu de les voir réimprimer. C'est à leurs sollicitations qu'a cédé M. l'abbé Lobry.

" Je n'ignore pas, dit le P. Hayneuve dans ses " considérations préliminaires, qu'il existe bon " nombre de méditations très bien faites sur le " même sujet, en particulier celles du P. Du- " pont ;mais le but de celles-ci est moins de " nous instruire sur les mystères que de nous " apprendre à tirer des conclusions pratiques de " ces mêmes mystères (t. I, p. 55). " Tirer des " conclusions pratiques, voilà bien le caractère distinctif et le but premier et direct de tout l'ouvrage. Prévenir les défaillances plus que les frapper de réprobation, faire vivre Jésus-Christ dans le chrétien, c'est tout ce que se propose le pieux jésuite. Pendant qu'à la même époque la théologie sévère de Port-Royal s'imposait magistralement et décourageait les âmes, la doctrine spirituelle du P. Hayneuve, toute pénétrée de l'âme, douce et douce piété de saint François de Sales, séduisait et attirait par le charme d'une familiarité confiante. Pas une de ces *cinq cents* méditations où un pieux colloque ne s'engage avec Jésus-Christ, où le père ne s'incline avec tendresse vers son fils.

Nous avons dit le but, le caractère et le ton du livre ; en voici le plan et la méthode.

Des considérations générales sur l'oraison apprennent d'abord à lire, ou mieux à goûter le P. Hayneuve. Il établit les principes, il fait connaître les moyens de succès, il signale les obstacles et les défauts. A cette préface générale succèdent les avis relatifs au plan adopté. Comme d'après l'enseignement des Pères, et spécialement de saint Bonaventure, le meilleur livre de méditation est la vie du Sauveur, l'étude qu'on en fera reformera nos mœurs de manière à nous transformer en Jésus-Christ. Ce travail sûr mais lent, se rapporte à trois matières : 1° à la vie de Jésus-Christ, distribuée entre les jours de l'année ;

2° aux fêtes des saints, pour leur échéance ; 3° au commun des saints, aux différents états, aux vœux religieux. Une retraite spirituelle clôt l'ouvrage. La disposition suivie est celle du bréviaire romain : toutefois, pendant le carême, le P. Hayneuve conseille comme plus utile la méditation de la passion ; ce qui n'empêche pas qu'une table méthodique renvoyée au tome VIII ne donne l'ordre, des méditations sur les évangiles de chaque jour, pour les personnes qui le préféreraient. Chaque semaine ayant presque toujours son dessein particulier dans le cycle spirituel de l'année, l'auteur en donne habituellement l'idée dominante ; il va plus loin, avant d'entrer dans le détail de la méditation, il en expose le sujet et en fait connaître la fin et la forme par l'indication des trois points ordinaires. Un abrégé très net et très plein résume en quelques mots la méditation donnée en entier. Et parce que les paroles de Jésus-Christ sont esprit et vie, les citations de l'Écriture, aussi sûres qu'ingénieuses, abondent au bas des pages. Elles n'y sont pas seules : assez souvent les Pères et l'imitation les complètent et les commentent. Dans cette immense quantité de matériaux et de réflexions ayant les mêmes enseignements pour cause et les mêmes pratiques pour conséquence, on admirera le talent souple et fécond de l'auteur, qui déduit des conclusions toujours nouvelles de principes déjà connus, ou tire les mêmes conclusions de principes nouveaux.

Les quatre semaines de l'avent préparent au renouvellement de la vie, en fixant nos pensées sur les personnes divines et humaines qui interviennent dans le mystère de l'incarnation : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, la sainte Vierge, saint Joseph (1^{re} semaine) ; saint Jean-Baptiste et l'ange de l'Annonciation (2^e et 3^e semaine) ; le Verbe incarné lui-même dans le sein de sa glorieuse mère, sainte Elisabeth que visite Marie (4^e semaine). On conçoit qu'il ne saurait entrer dans notre pensée d'analyser les développements ; toutefois, pour donner une idée de la méthode du P. Hayneuve et faire voir la fécondité de ses plans, disons que l'ambassade de l'ange, ses paroles et celles de Marie sont l'occasion d'une étude profonde sur l'humilité envisagée comme base de toute sainteté, et forment l'occupation spirituelle d'une semaine. La visite que Marie fait à sa cousine nous apprend avec quelle dévotion généreuse, avec quel élan, quelle allégresse nous devons nous appliquer à orner notre âme des sept vertus opposées aux sept péchés capitaux, si nous voulons que Jésus naisse en nous : ces sujets, du reste, sont fournis par l'évangile de chaque jour. — Deux méditations pour le jour de Noël nous montrent Jésus, d'un côté, triomphant du monde du fond de sa crèche, de l'autre, manifestant sa vie dans la vie du chrétien. Les méditations de l'octave nous font apprécier les merveilleux effets de la grâce et de la vie de Jésus, et sont appropriées aux fêtes que chaque jour ramène ! L'empressement des mages achève de nous déterminer. Le P. Hayneuve continue à étudier l'histoire de Jésus-Christ, s'arrête aux points saillants, et y trouve, quelle qu'en soit la diversité, les mobiles les plus puissants pour conduire les âmes au but unique, la vie en Jésus et par Jésus.

Le miracle de la guérison du lépreux, l'ordre que ce dernier reçoit de se montrer au prêtre, donne au pieux auteur l'occasion de traiter en six méditations des diverses obligations qui incombent au fidèle de s'adresser au prêtre envisagé comme juge, comme médecin, comme ministre des sacrements. — Toute l'économie de la vie spirituelle dans les trois voies connues, purgative, illuminative et unitive, est admirablement exposée dans les méditations sur la guérison du paralytique, racontée dans l'évangile du quatrième dimanche. — La question si délicate de la vocation est complètement traitée dans la cinquième semaine, à l'occasion de l'appel de saint Mathieu. — Six titres augustes de Notre-Seigneur, ceux de souverain, de maître, de juge, de médecin, de vrai serviteur de Dieu, d'époux de nos âmes, se rapportent aux évangiles de la sixième semaine. — De la septuagésime à Pâques,

Après avoir considéré l'étendard du grand roi, *veilla Regis*, nous contemplant, dans la première partie de la sainte quinzaine, les six mystères de la croix, *fulget crucis mysterium*. Dans la seconde partie, nos pensées sont fixées sur les sept paroles prononcées par Notre-Seigneur sur l'arbre de la croix. Pâques arrive enfin : Pâques, " un jour qui n'est plus fait de la simple lumière " du soleil, mais des rayons mêmes de la gloire de " Jésus, *hæc dies quam fecit Dominus* (p. 125). " Le P. Hayneuve s'épanche avec une complaisance particulière sur la joie spirituelle des âmes ressuscitées, dont les qualités des corps glorieux ne sont que la splendeur naturelle. Il contemple, en les faisant éclater, les plaies radieuses de Jésus-Christ et y applique chacun de nos sens

MEDITATIONS

Sur le Sermon de la Montagne

PAR LE DUC DU MAINE

FILS LÉGITIMÉ DE LOUIS XIV

Publiées pour la première fois d'après un manuscrit authentique et précédées d'une

NOTICE HISTORIQUE

PAR L'ABBÉ A. MELLIER

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

Un beau vol. gr. in-8, de CLXXXVIII-278 pp., caractères elzévirien, têtes de chapitres, culs-de-lampe.

Prix, franco \$2.50

(Ouvrage tiré à petit nombre.)

Cet ouvrage est la reproduction fidèle d'un manuscrit authentique et inédit du duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Il se recommande aux amateurs et aux érudits. Une très intéressante notice historique, due à la plume du possesseur du manuscrit, n'est pas la partie la moins curieuse de l'ouvrage.

Avant de mettre le manuscrit entre les mains de l'imprimeur, M. l'abbé Mellier eut la pensée de le soumettre à l'examen de l'Archevêché, et voici la réponse que Son Eminence le cardinal archevêque de Lyon daigna lui adresser :

LYON, le samedi saint, 1883.

" Monsieur l'abbé,

" Je tiens à votre disposition l'intéressant manuscrit que vous avez soumis à mon examen. Si je l'ai gardé si longtemps, c'est qu'après l'avoir remis à un homme capable d'en juger, j'ai voulu le lire moi-même ; et, après avoir commencé ces pages si attachantes, j'ai été entraîné à aller jusqu'au bout. Si donc je vous ai fait attendre, c'est à vous qu'il faut vous en prendre.

" Vous pouvez publier votre travail ; je lui promets un succès assuré. Avec mon approbation, recevez mes félicitations les plus sincères, et mes remerciements pour le plaisir que m'a donné la lecture de cette œuvre faite, non pas de main d'ouvrier, comme vous le dites quelque part, mais de main de maître.

" Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

" L. M. Cardinal CAVEROT, archevêque de Lyon."

L'ILLUSTRÉ POUR TOUS

L'illustré pour tous, actuellement à sa neuvième année, est un journal magnifiquement illustré, et imprimé avec le plus grand soin. Comme rédaction, c'est un modèle du genre : des *histoires* courtes, mais saisissantes ; des *révélations* historiques d'un puissant intérêt ; des *relations de voyages* instructifs, des *nouvelles* charmantes et gaies ; des *causeries* agricoles, scientifiques, hygiéniques ; des *anecdotes*, *charades* etc., etc.

Chaque année forme un beau volume in-4 de plus de 400 pages et se vend séparément, broché \$1.00.

Voilà un joli journal illustré que toute les familles canadiennes peuvent mettre, sans trembler, sur la table de leur salon.

Que le lecteur on juge par l'extrait que nous en donnons à la page 106.

LE RESPECT HUMAIN

VAINCU PAR LES BONS EXEMPLES

OU

TRAITS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PROPOSÉS

A la Jeunesse des Ecoles et des Cercles catholiques

Par le R. P. HUGUET, S.M.

Cinquième édition, augmentée

Brochure in-18 de 72 pages..... Prix franco: 5 cts

LE CHAPELET D'UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Dans nos écoles militaires, règne encore cette déplorable influence du respect humain, ce puéril et odieux préjugé qui, par un étrange renversement du bon sens, ose attacher le ridicule à la pratique des plus saints devoirs. Or, sous Louis-Philippe, c'était pis encore, dans l'École de la rue Descartes en particulier, où peut-être l'orgueil de la science, d'une science de la veille, enivrait de jeunes têtes, en développant dans les cœurs l'impudence du frein et de folles ardeurs d'indépendance. Adolescents imprudents, si prompts dans la témérité de leur inexpérience à oublier ce mot profond de Bacon: "La religion est l'âme qui empêche la science de se corrompre."

Or, dans cette atmosphère assez peu chrétienne de l'école, dans ce milieu d'indifférence, sinon d'hostilité, il ne fallait pas une médiocre force d'âme pour conserver intact le trésor de la foi, quand, par miracle, à travers les hasards de l'éducation du collège, on avait eu le bonheur de le sauver jusque-là du naufrage. Il est besoin surtout d'un courage presque héroïque pour oser, à l'occasion, malgré le respect humain, confesser hardiment sa croyance. Tel qui, dans le fond de son cœur, conservait encore le respect pour la vérité, et ne l'eût pas reniée, certes, devant les bourreaux, pâlisait à la seule idée d'affronter, pour la défendre, les railleries de ses camarades. Un des élèves pourtant eut cette intrépidité et dans des circonstances qui en relèvent bien le mérite.

Il y a quelques années, le jeune C..., un des élèves les plus distingués de l'École polytechnique, perdit son chapelet. Un de ses camarades, qui n'avait aucun sentiment de religion, le trouva et se promit de s'amuser aux dépens de celui à qui il appartenait. L'heure de la récréation étant arrivée, il appela toute l'École, suspendit le chapelet à un des arbres de la cour, et d'un air de défi: "Que celui à qui appartient ce chapelet vienne le réclamer," s'écriait-il avec un sourire moqueur. Aussitôt le jeune C..., sortant des rangs: "C'est moi qui l'ai perdu," dit-il tranquillement, en présence de tous les élèves; "ce chapelet est un pieux souvenir de mon excellente mère, j'y tiens beaucoup et je le récite tous les jours." Et avec son épée il détacha le chapelet de l'arbre et le fit glisser dans sa main. "Bravo! bravo!" s'écrie une grosse voix. Tous se retournent: c'était le général commandant l'École. "Bravo! mon ami!" dit-il en serrant affectueusement la main du jeune chrétien, "vous êtes un homme de cœur et d'énergie; continuez ainsi, vous ferez votre chemin." C... sortit le premier de l'École, et pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé de tous!

Une loyale déclaration de principes, avec une ferme attitude que n'étonnent pas les moqueries, presque toujours déconcerte les mauvais plaisants et leur clôt la bouche. Ils prennent le parti de se taire, voyant qu'ils perdent leur temps.

COURTES RÉFLEXIONS

PROPOSÉES AUX CHRÉTIENS QUI VIVENT DANS LE MONDE

ET TRADUITES EN GRANDE PARTIE D'UN OPUSCULE ITALIEN

Publié

Par le P. SANVITALI

de la Compagnie de Jésus

1 vol. in-32 de 378 pages..... Prix franco: 35 cts

Il n'est un peu de la vie de l'âme comme de la vie du corps. Pour celle-ci, ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, mais ce que l'on digère. C'est tellement le cas, que très souvent, le repas le plus copieux est précisément celui qui nous fait le plus de tort, faute d'être digéré commodément. Ainsi de l'âme: il ne faut pas lire seulement des yeux ces *Courtes réflexions* propres à la nourrir, mais il faut encore les méditer. La méditation est la digestion de l'âme.

Ces réflexions ne demandent que quelques minutes d'attention, comme le lecteur pourra en juger par l'extrait suivant:

XIX

LA MORT EST PROCHAINE.

Dans la main du démon le peu devient beaucoup.

1. Un peu de négligence dans le service de Dieu suffit au démon pour nous faire perdre beaucoup de mérites. Quelle grande perte!
2. Un peu de négligence à repousser les tentations suffit au démon pour nous faire ensuite tomber dans le péché. Quels périls!
3. Un peu de négligence à nous corriger des péchés véniels suffit au démon pour nous faire tomber dans d'autres fautes beaucoup plus graves. Quelle ruine!

Prenez aujourd'hui la résolution de vous abstenir de tous péchés volontaires même véniels, d'éviter le plus que vous pourrez tout défaut dans vos actions.

AVIS: Aujourd'hui faites toutes choses avec une intention bien pure de plaire à Dieu.

Il y a 32 petites réflexions dans ce genre: toutes sur la foi de l'homme. Trente-deux autres sur des maximes chrétiennes. Quarante-cinq sur les exemples de Jésus-Christ pendant la passion. Puis, divers avis et prières, et enfin, l'Ordinaire de la messe.

VIENT DE PARAÎTRE

Edition augmentée du bref *Plane quidem* et de l'encyclique *Immortale Dei*

ACTA

LEONIS PAPÆ XIII

AB INITIO PONTIFICATUS SUI AD ANNUM USQUE 1885

Un volume in-32 diamant.....Prix franco: 33 cts

Ce volume fait partie de la BIBLIOTHECA SACERDOTUM PARVULA

Le recueil que nous offrons au public sous le titre de *Acta Leonis Papæ XIII* renferme les bulles dogmatiques données par ce pontife depuis le commencement de son pontificat jusqu'en décembre 1885.

Ceux qui connaissent les actes pontificaux de Léon XIII savent que chacune de ses bulles est un petit traité sur la matière, et offre une source abondante de science et de lumière, sans parler du caractère d'infailible vérité attaché à ces actes. En outre, les bulles que nous publions ont un cachet d'actualité saisissante, qui ne manquera pas de frapper les lecteurs. Toutes les questions religieuses et sociales qui sont à l'ordre du jour, toutes les erreurs qui, en ce moment, attaquent les principes de notre sainte religion ou de la morale chrétienne, les moyens les plus efficaces de les combattre, tout est traité par Léon XIII avec cette hauteur de vues qu'on lui connaît, avec cette ampleur qui sied si bien à ces graves sujets, avec cette précision, cette clarté, cette profondeur qui conviennent au docteur infailible de l'Église, et, en même temps, nous pouvons bien l'ajouter, avec ce style élégant, noble, élevé, parfaitement cicéronien, digne, en un mot, des meilleures époques de la littérature chrétienne.

Enfin nous pouvons dire que tous les membres du clergé et les élèves des grands séminaires trouveront, dans ce Recueil des bulles dogmatiques de Léon XIII, de précieux et amples matériaux pour leurs études ou l'exercice de leur ministère. Un coup d'œil jeté sur la table des matières fera comprendre toutes les ressources qu'offre au clergé ce petit Recueil:

Pour les études philosophiques, la bulle *Aeterni Patris*, et le bref *Cum hoc sit* sur saint Thomas d'Aquin, proclamé patron des écoles catholiques;

Pour les études historiques, le bref *Sapienter*;

Pour les études littéraires du clergé, le bref *Plane quidem*;

Pour les questions religieuses, sociales et politiques, la bulle *Inscrutabili*, puis les encycliques sur le *Mariage*, l'*Origine du pouvoir civil* et la *Franc-Maçonnerie*;

Pour les œuvres de zèle ou de piété, les différentes encycliques sur la *Propagation de la foi*, la *Sainte Enfance*, le *Tiers-ordre de Saint-François*, le *Rosaire*;

Pour les affaires religieuses de la France, en particulier, l'encyclique *Nobilissima gens*.

Donnons une place à part à cette admirable encyclique qui vient de paraître (1er novembre 1885) sur la *Constitution chrétienne des États*; elle répand les lumières les plus pures et les plus vives sur une des questions les plus graves et les plus débattues de notre siècle, sur la question du *libéralisme*, qu'elle traite sous toutes ses faces. Ce magnifique monument, si remarquable au triple point de vue philosophique, théologique et social, sera désormais le *Code*, et le *Code infailible*, des rapports de l'Église et de l'État.

On voit, par cet aperçu que la plupart des sciences ecclésiastiques et sacrées trouvent, dans ces bulles de Léon XIII, le plus ferme appui pour leurs principes, les preuves les plus sûres et les plus solides pour leur démonstration, et surtout, pour leur direction, les règles les plus lumineuses et les plus authentiques.

Considérations sur le dogme de l'Eucharistie

(GÉNÉRATEUR DE LA PIÉTÉ CATHOLIQUE)

SCRIVIES DE

VUES SUR LE DOGME DE LA PÉNITENCE

PAR MONSIEUR GERBET, ÉVÊQUE DE PERPIGNAN.

9ME ÉDITION

Vol. in-12 de 387 pages. Prix franco.....broché, 88 cts.; relié, \$1.13.

Cet ouvrage, disait l'éminent écrivain en tête de la préface, n'est ni un traité dogmatique, ni un livre de dévotion, mais quelque chose d'intermédiaire; le genre auquel il appartient forme le lien qui unit ces deux ordres d'idées. La religion nourrit l'intelligence de vérités, comme elle nourrit le cœur de sentiments; de là deux manières de le considérer: l'une rationnelle, l'autre édifiante. Ces deux aspects combinés entre eux produisent un troisième point de vue, dans lequel on considère la liaison des vérités, en tant qu'elle correspond aux développements de l'amour dans l'âme humaine. C'est dans ce point de vue que nous nous sommes placé pour contempler le mystère qui est le fondement du culte catholique.

LES HYMNES

DU BREVIAIRE ROMAIN

ÉTUDES CRITIQUES, LITTÉRAIRES ET MYSTIQUES

Par l'abbé S.-G. PIMONT

3 vol. gr. in-8 de CXV-300, XLI-98, XVI-197..... Prix franco: \$4.13

L'EXILÉE

PAR DEVOILLE

1 vol. in-12 de 370 pages..... Prix franco : 50 cts

C'est toujours l'excellent, l'intéressant Devoille, c'est-à-dire le romancier du cœur qui sait faire vibrer la note religieuse; qui n'agit les passions que pour les combattre et nous apprendre à les terrasser.

Nous serions curieux de savoir ce qu'on pourrait trouver à redire sur cet écrivain à part parmi les mille romanciers qui de nos jours semblent avoir pour tâche unique de parler à l'imagination... *la folle du logis*, et voilà tout. Quelle différence avec les romans de Devoille! mis en regard de la plupart des romans de nos jours, ce sont presque des livres de piété! Lecteurs et lectrices, faites-en l'expérience durant les longues soirées qui vont bientôt commencer.

ESSAI SUR L'ORIGINE, LA SIGNIFICATION ET LES PRIVILÈGES

DE

LA MÉDAILLE OU CROIX

DE SAINT BENOIT

Par le R. P. Dom Prosper Guéranger

ABBÉ DE SOLESMES

1 vol. in-18 de XII-188 pages..... Prix franco : 30 cts

Nouvelle Méthode de Chronologie

APPLIQUÉE A L'HISTOIRE DE FRANCE

Par Madame SALLÈZE

Troisième édition, revue et augmentée accompagnée d'une table géographique des lieux célèbres avec les signes conventionnels des faits qui s'y rattachent et de tableaux généalogiques.

1 vol. in-4 de 63 pages..... Prix franco 75 cts

Le but de cette méthode est de frapper les yeux des enfants pour que les faits se gravent dans leur esprit sans effort et de manière à les intéresser. Elle est un perfectionnement de la méthode polonaise, dont les tableaux, disposés, on le sait, comme une table de Pythagore, sont divisés en carrés correspondant chacun à un siècle; chaque carré est subdivisé lui-même en cent petites cases représentant chacune une année.

C'est dans ces petites cases que, d'après la nouvelle méthode, sont placés des signes emblématiques qui ont été choisis de manière à fixer dans la mémoire les événements que les dates rappellent.

Ainsi une couronne désigne un avènement; un drapeau, une bataille; une tour, un siège; une tiare, un concile, etc.

Grâce à ce mécanisme très simple la mémoire des yeux venant au secours de l'intelligence, l'élève apprend sans peine les dates qui exigent d'ordinaire beaucoup de temps et d'efforts, et, une fois apprises, on ne les oublie plus.

La Vie Chrétienne

NOUVEAU RECUEIL DE PRIÈRES ET DE MÉDITATIONS

Par l'abbé A. M.

Ouvrage approuvé par NN. SS. les Evêques d'Angers, d'Autun, d'Orléans, de Rodez, de Saint-Flour, de Tarentaise, de Tulle, de Versailles;

Par NN. SS. les Archevêques de Bourges, de Cambrai, de Paris, de Reims, de Sens, de Toulouse,

ET BÉNI PAR SA SAINTETÉ LÉON XIII

1 vol. in 18 de 792 pages..... Prix franco : 75 cts

Voilà un livre qui ne passe pas en contrebande!

Un employé qu'on avait mis à la retraite s'était écrié dans son irritation: "Eh bien! il en coûtera la vie à plus de 500 personnes." Ce propos ayant été rapporté au chef, celui-ci prenant un air des plus sérieux, demande à l'employé ce que cela signifiait. — Ce que cela signifie, répondit l'employé, mais cela signifie tout simplement que *je vais me faire médecin!*" — (*Petites Lectures Illustrées.*)
47 vol. in-12, à 10 cts.

Athènes répandait l'âme sur la chair, Paris répand la chair sur l'âme. La statue grecque rougit, la statue française fait rougir.—(*L'abbé Roux.*)
(*Almanach Dupont pour 1886.* 1 vol. gr. in-8o, 40 cts.)

La mort est une porte qui se ferme du côté du temps, et qui s'ouvre du côté de l'éternité.
M.

Le Notre-Père au XIXe siècle

Par M. l'abbé CUROT

AUTEUR DU MANUEL DES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

DEUXIÈME ÉDITION.

Un volume in-18 de 309 pages..... Prix franco 40 cts

La division de cet ouvrage est toute naturelle. Les premières paroles de l'oraison dominicale sont le prélude de cette prière, elles sont l'objet d'un chapitre intéressant; puis cette prière renferme sept demandes qui forment autant de chapitres.

Chaque chapitre de cet ouvrage est l'objet d'un grand nombre de vérités importantes et de réflexions sérieuses; elles devront être méditées avec le plus grand soin, afin qu'elles produisent en nous l'œuvre par excellence de notre sanctification. Ces vérités mériteront d'autant plus notre respect, notre attachement et notre attention, qu'elles défont toutes de l'adorable prière du Seigneur.

APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS

Par Mme la Comtesse de SEGUR

Ouvrage illustré de 128 vignettes sur bois

Par E. BAYARD

1 vol. in-12 de 371 pages..... Prix franco 55 cts

Cet ouvrage est signé d'un nom devenu familier et cher à l'enfance. Mme la comtesse de Ségur, l'auteur de *Pauvre Blaise* et des *Malheurs de Sophie* se retrouve ici avec tout le talent qu'elle a su déployer dans la peinture de l'âge tendre, aurore fugitive de la vie, où les grâces naïves se mêlent parfois à des défauts terribles. On y remarquera cependant une nuance plus sérieuse que celle qui domine dans les ouvrages précédents: des aventures tragiques viendront se dérouler, à la lueur des éclairs sanglants du champ de bataille de Mentana. Mais, ainsi que le titre l'annonce, après la pluie viendra le beau temps. Heureuse l'enfance de nos jours quand elle aime la lecture! et comment ne l'aimerait-elle pas lorsque tant de plumes distinguées se consacrent à préparer spécialement pour elle tant d'ouvrages intéressants, que d'intelligents éditeurs rendent plus agréables encore par la beauté de l'impression, et surtout par l'attrait de charmantes gravures?

A. VISSAC.

Grammaire des Grammaires

OU

ANALYSE RAISONNÉE DES MEILLEURS TRAITÉS

SUR LA LANGUE FRANÇAISE

Ouvrage mis par l'université au nombre des livres à donner en prix dans les collèges

Par GIRAULT-DUVIVIER

21ÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

D'APRÈS LE NOUVEAU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

Augmentée d'un aperçu critique sur ce Dictionnaire et de nombreuses explications

CONCERNANT L'ORTHOGRAPHE DES MOTS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE, LES SUBSTANTIFS COMPOSÉS, LE RÉGIME DES ADJECTIFS, LES PRONOMS DÉMONSTRATIFS, LA NOUVELLE ORTHOGRAPHE DE L'ACADÉMIE, ET LES HARDIÈSSES DU STYLE POÉTIQUE ET DU STYLE ORATOIRE AVEC UNE SOLUTION EXPLICITE POUR TOUTES LES DIFFICULTÉS

Par LEMAIRE

2 vol. in-8 d'environ 700 pages chacun..... Prix franco : \$3.50

LA DEVOTION AUX SAINTS-ANGES

La dévotion aux Saints-Anges se popularise de plus en plus en Canada. Plusieurs familles ont même la louable habitude de faire, tous les jours, durant le mois d'octobre, quelques exercices de piété en l'honneur des Saints-Anges.

Pour répondre à cet élan religieux, et pour répandre cette belle dévotion, la Librairie Saint-Joseph a cru devoir publier un *Petit mois* destiné à favoriser ces exercices.

Dans ce petit volume de format très commode (in-64), et d'un prix très minime (5 cents), les fidèles trouveront ample matière à leur dévotion.

Il y a là pour chaque jour un court exercice d'une douzaine de lignes, puis un trait d'une vingtaine de lignes.

Puisse ce nouveau livret avoir la même popularité que ses devanciers les

Petit mois du Sacré-Cœur. Petit mois de Marie. Petit mois de Saint-Joseph.

Petit mois des âmes du purgatoire.

Petit mois de Sainte Anne.

Le *Petit mois des Saints-Anges* se vend comme ces derniers

L'unité..... 5 cents. *La douzaine*..... 40 cents. *Le cent*..... \$3.00.

LA SCIENCE DU MENAGE

COMPLÉMENT DE L'ÉDUCATION DE LA JEUNE FILLE
AU PENSIONNAT ET DANS LA FAMILLE

Par l'Auteur

DES PETITES VERTUS ET DES PAILLETES D'OR

22^E ÉDITION

OUVRAGE APPROUVÉ

Par S. G. Mgr Dubreuil, Archevêque d'Avignon, et S. G. Mgr Terris,
Evêque de Fréjus et Toulon.

Brochure in-18 de 156 pages.....Prix franco : 20 cts

Nous aurions tort de vouloir faire une analyse de cet opuscule, quand la *Table des matières* est si riche de détails, et si complète dans son énumération. Lisez :

TABLE DES MATIÈRES.

APPROBATION. — INTRODUCTION.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. — DÉFINITION, BUT, DIVISION.

Qu'est-ce que la science du ménage ? — Comment se procurent l'utilité et le bien-être dans la famille. — Mission de la femme dans la famille. — Ses qualités. — Nécessité de la science du ménage. — Notre but. — Autorités. — Division de ce traité.

PREMIÈRE PARTIE.

Administration et augmentation du revenu de la famille.

PREMIÈRE RÈGLE. — CONNAÎTRE SON REVENU ET RÉGLER SA DÉPENSE
D'APRÈS LE TOTAL.

La part des pauvres. — Division du revenu. — Ne pas le dépasser. — Le travail. — Les dettes. — Mettre de côté une somme fixée d'avance. — Utilité de la somme mise de côté. — Comblar les déficits. — Moyens. — Note sur le budget domestique.

DEUXIÈME RÈGLE. — SAVOIR ACHETER ET ACHETER CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS.

I. Acheter. — Faut-il marchander ? — Maisons à prix fixe. — Les petits marchands.
II. Acheter chaque chose en son temps. — Les provisions. — Acheter de première main. — Acheter ce qui est bon. — Savoir vendre. — Manie des achats. — Précautions. — Acheter soi-même. — Utiliser les restes.

TROISIÈME RÈGLE. — AVOIR L'ŒIL A TOUT ET PRENDRE GARDE AUX PETITS DÉGÂTS.

I. Avoir l'œil à tout. — Comment on peut nous tromper. — Surveillance morale.
II. Prendre garde aux petits dégâts. — Les fuites du ménage dans la cuisine. — Les fuites du ménage dans les achats. — Les fuites du ménage dans les comptes négligés. — Les fuites du ménage dans le linge. — Les fuites du ménage dans les meubles. — Les fuites du ménage dans les vêtements.
III. Une histoire.

QUATRIÈME RÈGLE. — CHERCHER ET FORMER DE BONNES DOMESTIQUES.

Devoirs envers les domestiques. — Règles pratiques. — Les mauvaises domestiques

CINQUIÈME RÈGLE. — DISTRIBUER SA JOURNÉE AVEC SAGESSE.

I. Nécessité de cette règle.
II. Quelques règles. — La prière du matin. — L'après-midi.
III. La fin du jour.

SECONDE PARTIE.

Bien-être dans la famille.

Qu'est-ce que le bien-être ? — En quoi consiste l'embellissement du chez-soi et de qui dépend-il ? — Division de cette seconde partie.

CHAPITRE PREMIER. — ORNEMENTATION DE LA MAISON.

I. Choix des meubles. — Les vieux meubles.
II. Propreté. — Conseils pratiques pour la propreté de la maison
III. Convenance des vêtements.

CHAPITRE DEUXIÈME. — ARRANGEMENT DU MATÉRIEL DE LA MAISON.

D'où vient l'art de savoir arranger sa maison. — A quoi tient cet arrangement. — Votre chambre. — Avantages de l'arrangement de la maison. — Faire son journal.

CHAPITRE TROISIÈME. — LA SCIENCE DES DÉTAILS.

Résultats de la science des détails. — Qualités de la science des détails. — Portrait d'une femme prévenante. — Note sur les détails.

CHAPITRE QUATRIÈME. — LES DÉLASSEMENTS.

Délassements dans la famille. — Quels sont ces délassements ? — Causeries. — La lecture en commun. — Musique. — Bibliothèque. — Les petits jeux. — Les fleurs. — Fêtes de famille. — Prière en commun.

APPENDICE.

I. Deux habitudes.
II. Deux ménages.

CÉSARISME

ET

SOCIALISME D'ÉTAT

COMPTE RENDU

DU

CONGRÈS DE JURISCONSULTES CATHOLIQUES

Tenu à Dijon les 14, 15 et 16 octobre 1884

Brochure gr. in-8 de 164 pages..... Prix franco : 70 cts

TABLE DES MATIÈRES.

Procès-verbal du Congrès.

§ 1^{er}. — NOTIONS GÉNÉRALES.

Discours d'ouverture. (LUCIEN BRUN, président. — Rapport sur le Césarisme et le Socialisme d'Etat (abbé CROZAT). — Rapport sur le Socialisme d'Etat (Mgr de KERNAERET, professeur à la faculté catholique d'Angers).

§ 2. — L'ÉTAT DISPENSATEUR DE TOUTE FONCTION

(1^{re} COMMISSION.)

I. — Centralisation administrative.

Note de M. GENTY DE BESSY, avocat à Tours. — Rapport sur la Décentralisation (M^{gr} DE KERNAERET).

II. — Le Fonctionnarisme.

Rapport sur le Fonctionnarisme (comte d'ANTHÈSE). — Rapport sur le Fonctionnarisme et les Colonies. (E. MICHEL, avocat à Nice). — Note sur le Fonctionnarisme. (A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, avocat au Mans, bâtonnier).

III. — La Représentation légale du pays.

Rapport sur la Souveraineté. (Just Guéot, doyen de la Faculté libre de droit de Marseille). — Note de M. FERNEX DE MONGEX, avocat à Chambéry, bâtonnier.

§ 3. — L'ÉTAT DISPENSATEUR DE TOUT TRAVAIL.

(2^{me} COMMISSION.)

Rapport sur l'intervention de l'État dans le régime du travail et ses limites. — Les fonctions de l'État dans l'ordre économique. — Définition de la liberté du travail. — Causes de l'antagonisme actuel entre les patrons et les ouvriers. — Régime corporatif préconisé par le socialisme allemand. — Retablisement en Autriche des corporations de métiers. — Légitimité et utilité des associations professionnelles formées librement. — Patrimoine corporatif. — Action et intervention de l'État : ses limites. — Remèdes à l'antagonisme social actuel. (CLAUDIO JANNET).

Observations à l'occasion du rapport précédent. (PAUL LAURAS, ancien préfet).
Rapport sur le contrat de louage d'ouvrage. — Définition. — Nature du contrat de louage d'ouvrage. — Obligations qui naissent du contrat lui-même. — Obligations de l'ouvrier. — Du maître. — Théorie du juste prix. — Obligations à l'occasion du contrat. — Du rôle de l'État au regard de l'industrie. — Conclusion. (GUSTAVE THÉRY, avocat à Lille).

Notes sur les causes du malaise existant dans le monde du travail et remèdes proposés. (A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM).

§ 4. — L'ÉTAT DISPENSATEUR DE TOUTE FORTUNE.

(3^{me} COMMISSION.)

Rapport sur le droit de propriété collective. — Collectivités issues de la volonté des hommes. — Collectivités dépendant de l'État. (BRESSON, avocat à Dijon).

Rapport sur le droit de propriété collective dans l'État et dans l'Église. — Définition de la propriété collective. — Son fondement. — Droit de la régir. — Préventions des légistes. — Enseignement de l'Église. (PAUL BESSON, avocat à la Cour de cassation). — Observations de quelques membres du Congrès. — Rapport sur les Finances publiques et le Socialisme d'Etat. — Des revenus publics. — Des dépenses publiques. — De l'énormité du Budget. (BOURGEOIS, avocat à Chambéry).

Note de M. COUPRY. — Rapport sur les Monopoles. (L'abbé CROZAT). — Rapport sur la *Revue catholique des Institutions et du Droit*. (A. D.).

DE LA SALUTAIRE PRATIQUE

D'entendre la messe tous les jours

D'APRÈS SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Par le P. SAINT-OMER, Rédemptoriste

Brochure in-32 de 64 pages..... Prix franco 5 cts

La partie doctrinale seule de cet opuscule est tirée textuellement des œuvres de saint Alphonse.

CAHIERS DE DEVOIRS JOURNALIERS

Les cahiers de devoirs journaliers que nous avons recommandés dans notre dernier numéro, se vendent \$1.50 la douzaine, et 15 cts. l'exemplaire.

L'EDUCATION DES JEUNES FILLES

SONS L'INFLUENCE DE LA FOI

PAR

Madame AUGUSTINE de G. R.

Un volume in-12 de 380 pages.....Prix franco 75 cts

PRIERES APRES LA MESSE

Nous avons actuellement en magasin, à la disposition de Messieurs les curés, les nouvelles prières (texte latin) qui doivent se réciter après chaque messe basse, d'après l'ordre du Souverain Pontife.

Prix, montées sur carton, 15 cents l'exemplaire.

PETIT BREVIAIRE DU SACRE-CŒUR DE JESUS

PETITS OFFICES POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE ET EXERCICES PENDANT LA MESSE, EXTRAITS DE LA VIE ET DES ŒUVRES AUTHENTIQUES DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

SEIZIÈME ÉDITION

Un beau volume, in-32 de 158 pages, papier teinté, encadrement noir, reliure toile, tranche rouge.....Prix franco 40 cents.

Le *Petit Breviaire du Sacré-Cœur de Jésus*—pour ne citer que celui qui a donné naissance à cette excellente collection—est vraiment un livre d'affectueuse et solide piété, un bijou spirituel et bibliographique. Le nombre de ses éditions témoigne suffisamment qu'il arrive à propos pour répondre aux besoins de la dévotion croissante au Sacré-Cœur.

PETITS TRAITÉS ASCETIQUES

A L'USAGE DES

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES ET DES PERSONNES PIEUSES

MANUEL DE DIRECTION,

PUBLIÉ PAR Le R. P. FRESSENCOURT, de la compagnie de Jésus

TROISIÈME ÉDITION

Un volume in-32 de 182 pages.....Prix franco relié 40 cents

BEAUX ARTS

ATELIER DE SCULPTURE RELIGIEUSE ET HISTORIQUE

OUVRAGES DE COMMANDE SEULEMENT

STATUES RELIGIEUSES (originaux et reproductions) en marbre, en bois, pour intérieur.

STATUES RELIGIEUSES (originaux et reproductions) en bois, couvertes en plomb laminé, en ciment, pour extérieur.

BAS-RELIEFS sculptés en bois, pour tombeaux d'autels et retables.

SCULPTURE ARTISTIQUE pour intérieur d'églises et édifices publics

—ET AUSSI—

FABRICATION D'AUTELS ET CHAIRES

STATUES HISTORIQUES en bronze et en marbre pour places publiques.

BUSTES (Portraits) en marbre, plastique, terre cuite.

DESSINS ET PLANS pour monuments, etc., etc.

POUR INFORMATIONS, S'ADRESSER A

PHILIPPE HEBERT, Artiste Sculpteur,

NO. 34, RUE LABELLE, MONTREAL

CÉUX QUI MARCHENT RÉELLEMENT.

Ne nous laissons pas séduire par les mots captieux. Les ennemis de l'Eglise jettent à ses disciples les mots d'ultramontains, de cléricaux, d'attardés; et ils se réservent ceux de progrès, de lumière, de science.

Gardez-vous de l'illusion..... Quand nous sommes en wagon, il nous arrive en passant auprès des wagons décrochés, de croire que nous sommes stationnaires et que les wagons décrochés s'avancent. Eh bien, l'Eglise est le grand wagon qui mène les peuples, elle marche. Quant à la Révolution, c'est le wagon décroché; nous croyons, par le fait d'une illusion, qu'il marche; mais non, il est immobile. C'est nous, catholiques, qui sommes derrière la locomotive, et Dieu y met le feu de sa grâce. Nous ne déraillerons pas, nous n'aurons point d'explosion. Si nous avons des temps d'arrêt, c'est pour demander de l'eau et du charbon: le charbon de l'aumône et l'eau de la pureté.

Léon XIII est notre grand conducteur; nous sommes dans le bon convoi (Mgr MERMILLOD.)

MANUEL

DU

TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

APPELÉ "ORDRE DE LA PÉNITENCE"

A L'USAGE DES MEMBRES DU TIERS-ORDRE

Un volume in-18 de VIII-485 pages.....Prix franco relié 60 cents

Personne n'ignore combien Léon XIII s'intéresse au Tiers-Ordre. Les Provinciaux des Capucins de Lyon et de Toulouse ayant été reçus ces derniers temps en audience privée au Vatican, les *Annales franciscaines* font de l'entretien le récit suivant:

"A propos de nos travaux en France, Léon XIII nous demanda où en était le Tiers-Ordre. Son visage s'illumina, et levant les mains et les yeux au ciel: Ah! le Tiers-Ordre franciscain! s'écria-t-il. Vous savez combien je désire son extension. Vous savez tout ce que j'ai fait pour en faciliter l'entrée à toute sorte de personnes; j'y reviens toujours, j'en parle dans toutes les occasions. J'ai la conviction que c'est par le Tiers-Ordre et la diffusion de l'esprit franciscain que nous sauverons le monde. Au moyen âge, les peuples s'égarèrent et le Tiers-Ordre les ramena; aussi, dans notre siècle, le Tiers-Ordre rapprochera de Dieu les sociétés, qui, hélas! en sont bien éloignées.

"Travaillez beaucoup, ajouta-t-il, à la propagation du Tiers-Ordre. Faites exactement les réunions mensuelles, instruisez les tertiaires sur leurs devoirs et l'esprit de leur règle; prêchez-leur la vie chrétienne, et surtout l'éloignement des fêtes du monde."

VERTU MIRACULEUSE

DE LA

SAINTE-MESSE

POUR LES VIVANTS ET POUR LES MORTS. DÉMONTRÉE PAR UN GRAND NOMBRE DE TRAITS AUTHENTIQUES

Par le R. P. HUGUET

Brochure in-18 de 36 pages.....Prix franco 5 cents

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa

Grandeur Monseigneur

de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.

HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.



Importation de Calices, Ciboures, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité: DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.